

bib: 232041

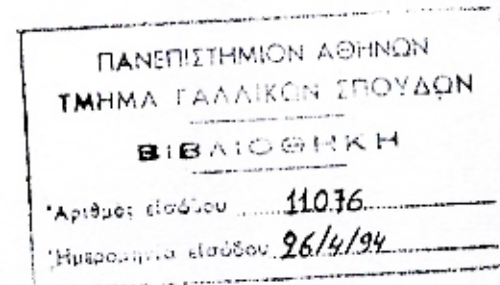
40120

HÉLÈNE CIXOUS



ENTRE L'ÉCRITURE

Publié avec le concours
du Centre National des Lettres



© 1986. *Des femmes*, 6, rue de Mézières, 75006 Paris.
ISBN 2-7210-0305-4
ISSN 0769-6493

des femmes



LA VENUE A L'ÉCRITURE
1976

du même auteur

Christian Bourgois

LA JEUNE NÉE, essai (avec Catherine Clément)
UN K. INCOMPRÉHENSIBLE : PIERRE GOLDMAN

Denoël

PORTRAIT DU SOLEIL, roman

Des femmes

SOUFFLES, fiction
PARTIE, fiction
ANGST, fiction
LE NOM D'ŒDIPE, théâtre
PRÉPARATIFS DE NOCES, fiction
publié aussi en cassette
ANANKÉ, fiction
VIVRE L'ORANGE, fiction
LA, fiction (réédition)
ILLA, fiction
WITH OU L'ART DE L'INNOCENCE, fiction
DEDANS, fiction (réédition) Prix Médicis 1969
THÉÂTRE
Portrait de Dora
La prise de l'école de Madhubai

Gallimard

LA, fiction
LE LIVRE DE PROMETHEA, fiction

Grasset

PRÉNOM DE DIEU, nouvelles
L'EXIL DE JOYCE ou L'ART DU REMPLACEMENT
thèse de doctorat d'État
LE TROISIÈME CORPS, roman
LES COMMENCEMENTS, roman
NEUTRE, roman

l'Herne

UN VRAI JARDIN, nouvelle poétique

Le Seuil

TOMBE, roman
PRÉNOMS DE PERSONNE, collection « Poétique »
RÉVOLUTION POUR PLUS D'UN FAUST, roman

du même auteur

Cahiers Renaud-Barrault

LA PUPILLE, théâtre

Trois (Québec)

LA BATAILLE D'ARCAÇON

Aux éditions du Théâtre du Soleil

L'HISTOIRE TERRIBLE MAIS INACHEVÉE
DE NORODOM SIHANOUK, ROI DU CAMBODGE

Au commencement, j'ai adoré. Ce que j'adorais était humain. Pas des personnes ; pas des totalités, des êtres dénommés et délimités. Mais des signes. Des clins d'être qui me frappaient, qui m'incendiaient. Des fulgurations qui venaient à moi : Regarde ! Je m'embrasai. Et le signe se retirait. Disparaissait. Cependant que je brûlais et me consumais entièrement. Ce qui m'arrivait, si puissamment lancé depuis un corps humain, c'était la Beauté : il y avait un visage, tous les mystères y étaient inscrits, gardés, j'étais devant, je pressentais qu'il y avait un au-delà, auquel je n'avais pas accès, un là sans limites, le regard me pressait, m'interdisait d'entrer, j'étais dehors, dans un guet animal. Un désir cherchait sa demeure. J'étais ce désir. J'étais la question. Etrangeté du destin de la question : chercher, poursuivre les réponses qui la calment, qui l'annulent. Ce qui l'anime, la lève, lui donne envie de se poser, c'est l'impression que l'autre est là, si proche, existe, si loin, qu'il y a, quelque part, au monde, une fois passée la porte, la face qui promet, la réponse pour

laquelle on continue à se mouvoir, à cause de laquelle on ne peut se reposer, pour l'amour de laquelle on se retient de renoncer, de se laisser aller ; à mourir. Quel malheur pourtant, s'il arrivait à la question de rencontrer sa réponse ! Sa fin !

J'ai adoré le Visage. Le sourire. La face qui fait mon jour et ma nuit. Le sourire me tenait en respect, en extase. En terreur. Le monde édifié, éclairé, anéanti par un frémissement de cette face. Ce visage n'est pas une métaphore. Face, espace, structure. Lieu de tous les visages qui me donnent naissances, détiennent mes vies. Je l'ai vu, je l'ai lu, je l'ai contemplé, à m'y perdre. Combien de faces pour le visage ? Plus d'une. Trois, quatre, mais toujours l'unique, et l'unique toujours plus d'une.

Je l'ai lu : le visage signifiait. Et chaque signe indiquait un nouveau chemin. A suivre, pour s'approcher du sens. Le Visage me soufflait quelque chose, me parlait, m'appelait à parler, à déchiffrer tous les noms qui l'entouraient, l'évoquaient, l'effleuraient, le faisaient apparaître. Il rendait les choses visibles et lisibles ; comme s'il était entendu que même si la lumière s'éloignait, les choses qu'elle avait éclairées ne disparaîtraient pas, ce qu'elle avait touché resterait, ne cesserait pas d'être ici, de briller, de se donner encore à prendre par le nom.

Dès que j'ai vécu, je m'en souviens avec une douleur qui ne diminue pas, j'ai tremblé ; j'ai craint la séparation ; j'ai redouté la mort. Je la voyais à l'œuvre, je devinais sa jalousie, sa constance, et qu'elle ne laisserait rien de vivant lui échapper. Je l'ai vu blesser, paralyser, défigurer, massacrer, dès que mes yeux ont

regardé. J'ai découvert que le Visage était mortel, qu'il me faudrait à chaque instant le reprendre de force au Néant. Je n'ai pas adoré ce-qui-va-disparaître ; l'amour n'est pas lié pour moi à la condition de mortalité. Non. J'ai aimé. J'ai eu peur. J'ai peur. A cause de la peur, j'ai renforcé l'amour, toutes les forces de la vie je les ai alertées, j'ai armé l'amour, avec de l'âme et des mots, pour empêcher la mort de gagner. Aimer : garder en vie : nommer.

Le visage primitif a été celui de ma mère. Sa face pouvait à volonté me donner la vue, la vie, me les retirer. A cause de la passion pour le premier visage, j'ai longtemps attendu la mort de ce côté. Je gardais ma mère à vue, avec la férocité d'une bête. Mauvais calcul. Sur l'échiquier, je couvais la dame ; et c'est le roi qui est tombé.

Ecrire : pour ne pas laisser la place au mort, pour faire reculer l'oubli, pour ne jamais se laisser surprendre par l'abîme. Pour ne jamais se résigner, se consoler, se retourner dans son lit vers le mur et se rendormir comme si rien n'était arrivé ; rien ne pouvait arriver.

Peut-être n'ai-je jamais écrit que pour obtenir la grâce du Visage. A cause de la disparition. Pour affronter sans cesse le mystère, celui du là-pas-là. Celui du visible et de l'invisible. Pour lutter contre la loi qui dit : « Tu ne te feras pas d'image taillée, ni aucune figure de ce qui est en haut dans le ciel ou de ce qui est en bas sur la terre, ou de ce qui est dans les eaux, ou de ce qui est en dessous de la terre. » Contre l'édit d'aveuglement. J'ai souvent perdu la vue ; et je ne finirai pas de me tailler l'image. Mon écriture regarde. Les yeux fermés.

Tu veux avoir. Tu veux tout. Mais il n'est pas permis à l'être humain d'avoir. D'avoir tout. Et à la femme, il n'est même pas permis d'espérer avoir tout ce qu'un être humain peut avoir. Il y a tant de frontières, et tant de murailles, et à l'intérieur des murailles, d'autres murailles. Bastions, dans lesquels, un matin, je me réveille condamnée. Villes où je suis isolée, quarantaines, cages, maisons de « santé », si souvent j'y suis allée, mes tombes, mes mitards corporels, la terre pleine de lieux de réclusion pour moi. Le corps au cachot, l'esprit au silence. Périodes de prison : quand j'y suis, la peine est vraiment d'une longueur et d'une nature imprévisibles. Mais je m'y sens, après tout, « comme chez moi ». Ce que tu ne peux avoir, ce que tu ne peux toucher, flairer, caresser, essaie du moins de le voir. Je veux voir : tout. Pas de Terre Promise à laquelle je n'arrive un jour. Voir ce qu'on (n')aura jamais. J'ai peut-être écrit pour voir ; pour avoir ce que je n'aurais jamais eu ; pour qu'avoir ne soit pas le privilège de la main qui prend et enferme ; du gosier, de l'estomac. Mais de la main qui montre du doigt, des doigts qui voient, qui dessinent, du bout des doigts qui tracent sous la douce dictée de la vision. Du point de vue de l'œil d'âme. L'œil dame. Du point de vue de l'Absolu ; au sens propre de ce mot : la séparation.

Ecrire pour toucher des lettres, des lèvres, du souffle, pour caresser de la langue, lécher de l'âme, goûter le sang du corps aimé ; de la vie éloignée ; pour saturer de désir la distance ; afin qu'elle ne te lise pas.

Avoir ? Un avoir sans limites, sans restriction ; mais sans aucun « dépôt », un avoir qui ne détient pas, qui

ne possède pas, l'avoir-amour, celui qui se soutient d'aimer, dans le sang-rapport. Ainsi, donne-toi ce que tu voudrais que Dieu-s'il-existait te donne.

Qui peut définir ce qu'« avoir » veut dire ; où se passe vivre ; où s'assure jouir ?

Tout est là : quand la séparation ne sépare pas ; quand l'absence est animée, reprise au silence, à l'immobilité. Dans l'assaut que donne l'amour au néant. Ma voix repousse la mort ; ma mort ; ta mort ; ma voix est mon autre. J'écris et tu n'es pas mort. Si j'écris l'autre est sauf.

L'écriture est bonne : elle est ce qui n'en finit pas. En moi circule le plus simple, le plus sûr autre. Comme le sang : on n'en manque pas. Il peut s'appauvrir. Mais tu le fabriques et le renouvelles. En moi la parole du sang, qui ne cessera pas avant ma fin.

J'ai d'abord écrit en vérité pour barrer la mort. A cause d'un mort. La plus cruelle, celle qui ne fait grâce de rien, l'irréparable. Il s'agit de ceci : tu meurs pendant que je ne suis pas là. Pendant qu'Iséut n'est pas là, Tristan se tourne vers le mur et il se meurt. Ce qui se passe entre ce corps et ce mur, ce qui ne se passe pas, me transperce de douleur, me fait écrire. Besoin du Visage : de passer le mur, de déchirer la voile noire. De voir de mes yeux ce que je perds ; de regarder la perte dans les yeux. Je veux voir de mes yeux la disparition. L'intolérable c'est que la mort n'ait pas lieu, qu'elle me soit dérobée. Que je ne puisse la vivre, la prendre dans mes bras, jouir sur sa bouche du dernier soupir.

J'écris l'encore. Encore ici, j'écris vie. La vie : ce qui touche à la mort ; j'écris tout contre elles mes

Lettres du Qui-Vive :

Dire, pour l'atténuer, la fragilité de la vie, le tremblement de la pensée qui ose vouloir la saisir, tourner autour du piège que la vie te tend chaque fois que tu poses la question que la mort te souffle, la question diabolique : « Pourquoi vivre ? pourquoi moi ? » Comme si c'était la mort qui voulait comprendre la vie. La question la plus dangereuse : car elle ne menace de se poser, comme une pierre tombale, qu'au moment où tu n'as pas de « raison » de vivre. Vivre, être-vivant, ou plutôt ne pas être ouvert à la mort c'est ne pas se trouver dans le cas où cette question se fait imminente. Plus précisément : on vit toujours *sans* raison ; et vivre c'est ça, c'est vivre sans-raison, pour rien, à la grâce du temps. C'est la non-raison, une vraie folie, si on y pense. Mais on n'y pense pas. Dès qu'il s'introduit de la « pensée », de la « raison », à proximité de la vie, il y a de quoi devenir folle.

Ecrire empêche la question qui attaque la vie d'arriver. Ne te demande pas : pourquoi... ? Tout tremble dès que frappe la question du sens.

On naît ; on vit ; tout le monde le fait, avec une force d'aveuglement animale. Malheur à toi si tu veux avoir le regard humain, si tu veux savoir ce qui t'arrive.

Folles : celles qui sont obligées de re-faire acte de naissance tous les jours. Je pense : rien ne m'est donné. Je ne suis pas née une fois pour toutes. Ecrire, rêver, s'accoucher, être moi-même ma fille de chaque jour. Affirmation d'une force intérieure capable de regarder

la vie sans mourir de peur, et surtout de se regarder soi-même, comme si tu étais à la fois l'autre, — indispensable à l'amour — et rien de plus ni de moins que moi.

J'ai peur : que la vie devienne étrange. Qu'elle ne soit plus ce rien qui fait sens immédiatement dans mon corps, mais que, hors de moi, elle m'environne et me presse de Sa question ; qu'elle devienne l'énigme, la sans-raison, le coup de dé ; le coup de grâce.

Terreur : l'arrêt de vie, l'arrêt de mort : Terreur de tout enfant. Devenir adulte, c'est peut-être ne plus se demander d'où on vient, où on va, qui être. Eloigner le passé, écarter l'avenir ? Mettre l'Histoire à la place de toi ? Peut-être. Mais quelle est la femme que le questionnement épargne ? Ne te demandes-tu pas, toi aussi : qui suis-je, qui aurai-je été, pourquoi-moi, pourquoi-pas-moi ? Ne trembles-tu pas d'incertitude ? N'es-tu pas comme moi sans cesse en train de te débattre pour ne pas tomber dans le piège ? Ce qui signifie que tu es déjà dans le piège, car la peur de douter est déjà le doute que tu redoutes. Et pourquoi cette question du pourquoi-suis-je ne me laisse-t-elle pas en paix ? Me fait-elle perdre l'équilibre ? Quel rapport avec mon être-femme ? C'est, je crois, que la scène sociale t'y contraint ; l'Histoire t'y condamne ; si tu veux grandir, avancer, étendre ton âme, jouir à l'infini de tes corps, de tes biens, où te mettras-tu ? Tu es, toi aussi, juifemme, menue, diminutive, souris parmi le peuple des souris, assignée à la crainte du grand méchant chat. A la diaspora de tes désirs ; aux déserts intimes. Et si tu grandis, ton désert grandit aussi. Si tu

sors du trou, le monde te fait savoir qu'il n'y a pas de place entre ses états pour ton espèce.

— Pourquoi m'as-tu mise au monde si c'est pour que je ne m'y trouve pas ?

A qui poser cette question, tu ne le sais même pas.

Parfois je pense que j'ai commencé à écrire pour donner lieu à la question errante qui me hante l'âme et me hache et me scie le corps ; pour lui donner sol et temps ; pour détourner de ma chair son tranchant ; pour donner, chercher, appeler, toucher, mettre au monde un nouvel être qui ne m'attache pas, qui ne me chasse pas, qui ne périsse pas d'étroitesse.

A cause du rêve suivant :

Mon refus de la maladie comme arme. Il y a une même qui me fait horreur. N'est-elle pas déjà morte ? Foutue. Je crains sa mort. Là, sur ce grand lit. Triste, effroyablement. Sa maladie : c'est le cancer. Une main malade. Elle est elle-même la maladie. La sauveras-tu en lui coupant la main. Surmonte l'atroce, l'angoissant dégoût, non de la mort, mais de la condamnation, du travail de la maladie. Tout mon être est convulsé. Dis-lui ce qu'il faut dire : « Tu as deux mains. Si une main ne vit pas, coupe-la. Tu as demain. Quand une main ne sert pas, remplace-la par l'autre main. Agis. Réponds. Tu as perdu la main qui écrit ? Apprends à écrire de l'autre main. » Et avec elle elle-même-moi-sa-main, je commence à tracer sur le papier. Or aussitôt se déploie une parfaite calligraphie, comme si elle avait toujours eu cette écriture-là dans l'autre main. Si tu meurs, vis.

D'une main, souffrir, vivre, toucher du doigt la douleur, la perte. Mais il y a l'autre main : celle qui écrit.

On tue une fille :

Au commencement, j'ai désiré.

— Qu'est-ce qu'elle veut ?

— Vivre. Rien que vivre. Et m'entendre dire le nom.

— Horreur ! Coupez-lui la langue !

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Peut pas s'empêcher de voler !

— En ce cas, nous avons des cages extra.

Quel est le Suroncle qui n'a pas empêché une fille de voler, qui ne l'a pas ligotée, qui n'a pas bandé les pieds de sa petite chérie, pour qu'ils soient exquisement petits, qui ne l'a pas momifiée jolie ?

Comment aurais-je écrit ?

↳ N'aurait-il pas fallu d'abord avoir les « bonnes raisons » d'écrire ? Celles, mystérieuses pour moi, qui vous donnent le « droit » d'écrire ? Et je ne les connaissais pas. Je n'avais que la « mauvaise » raison, ce n'était pas une raison, c'était une passion, quelque chose d'inavouable, — et d'inquiétant, un de ces traits de la violence qui m'affligeait. Je ne « voulais » pas écrire. Comment aurais-je pu le « vouloir » ? Je n'étais pas égarée au point de perdre la mesure des choses. Une souris n'est pas un prophète. Je n'aurais pas eu le culot d'aller réclamer mon livre à Dieu sur le Sinaï, même si en tant que souris j'avais trouvé l'énergie de grimper sur la montagne. De raison, aucune. Mais il y avait de la

folie. De l'écriture dans l'air autour de moi. Toujours proche, enivrante, invisible, inaccessible. Ecrire me traverse ! Cela me venait soudain. Un jour j'étais traquée, assiégée, prise. Cela me prenait. J'étais saisie. D'où ? Je n'en savais rien. Je n'en ai jamais rien su. D'une région dans le corps. Je ne sais pas où elle est. « Ecrire » me saisissait, m'agrippait, du côté du diaphragme, entre le ventre et la poitrine, un souffle dilatait mes poumons et je cessais de respirer.

J'étais soudain remplie par une turbulence qui m'essoufflait et m'inspirait des actes fous. « Ecris. » Quand je dis qu'« écrire » me prenait, ce n'était pas une phrase qui venait me séduire, il n'y avait rien d'écrit justement, pas de lettre, pas de ligne. Mais au creux de la chair, l'attaque. Bousculée. Pas pénétrée. Investie. Agie. L'attaque était impérieuse : « Ecris ! » Même si je n'étais qu'une maigre souris anonyme, j'ai bien connu la terrifiante secousse qui galvanise le prophète, réveillé en pleine vie par un ordre d'en haut. Il y a de quoi vous obliger à traverser les océans. Moi, écrire ? Mais je n'étais pas un prophète. Une envie ébranlait mon corps, changeait mes rythmes, se démenait dans ma poitrine, me rendait le temps invivable. J'étais orageuse. « Eclate ! » — « Tu peux parler ! » Et d'ailleurs qui parle ? L'Envie avait la violence d'un coup. Qui me frappe ? Qui me prend à revers ? Et dans mon corps un souffle de géant, mais de phrase point. Qui me pousse ? Qui m'envahit ? Qui me change en monstre ? En souris qui veut devenir aussi grosse qu'un prophète ?

Une force gaie. Pas un dieu ; ça ne vient pas d'en haut. Mais d'une inconcevable contrée, intérieure à moi mais inconnue, en rapport avec une profondeur comme

s'il pouvait y avoir dans mon corps (qui, du dehors, et du point de vue d'un naturaliste, est tout ce qu'il y a de plus élastique, nerveux, maigre et vif, non sans charme, les muscles fermes, le nez pointu toujours humide et frémissant et les pattes vibrantes), un autre espace, sans limites, et là-bas, dans des zones qui m'habitent et que je ne sais pas habiter, je les sens, je ne les vis pas, elles me vivent, jaillissent les sources de mes âmes, je ne les vois pas, je les sens, c'est incompréhensible mais c'est ainsi. Il y a des sources. C'est l'énigme. Un matin, ça explose. Mon corps connaît là-bas une de ses affolantes aventures cosmiques. J'ai du volcan dans mes territoires. Mais pas de lave : ce qui veut s'écouler, c'est du souffle. Et pas n'importe comment. Le souffle « veut » une forme. « Ecris-moi ! » Un jour il me supplie, un jour il me menace. « Mais tu vas m'écrire oui ou non ? » Il aurait pu me dire : « Peins-moi ». J'essayai. Mais la nature de sa fureur exigeait la forme qui arrête le moins, qui enferme le moins, le corps sans cadre, sans peau, sans mur, la chair qui ne sèche pas, qui ne se raidit pas, qui ne caille pas le sang fou qui veut la parcourir — à jamais. « Laisse-moi passer ou je casse tout ! »

Quel chantage aurait pu m'amener à céder au souffle ? Ecrire ? Moi ? Ce souffle, parce qu'il était si fort, et si furieux, je l'aimais, je le craignais. Etre soulevée, un matin, arrachée du sol, balancée dans les airs. Etre surprise. Avoir en moi-même la possibilité de l'inattendu. M'endormir souris, me réveiller aigle ! Quel délice ! Quelle terreur. Et je n'y étais pour rien, je n'y pouvais rien. Surtout chaque fois que le souffle me prenait, se répétait le même malheur : ce qui commençait, malgré moi, en exultation, se poursuivait à

cause de moi en combat, et s'achevait en chute et en désolation. A peine en haut : « Eh ! Qu'est-ce que tu fais là ? Est-ce la place d'une souris ? » Honte ! Une honte m'atteignait. Il ne manque pas sur terre, il ne manquait donc pas, dans mes espaces personnels, de gardiens de la loi, les poches pleines de « première pierre » à lancer sur les souris volantes. Quant à mon gardien intérieur — que je n'appelais pas surmoi à l'époque — il était plus rapide et précis que tous les autres : il me jetait la pierre avant que tous les autres-parents, maîtres, contemporains prudents, soumis, rangés — tous les non-fous et les antisouris — aient eu le temps de tirer. « The fastest gun », c'était moi. Heureusement ! Ma honte réglait mon compte sans scandale. J'étais « sauvée ».

Ecrire ? Je n'y pensai pas. J'y songeai sans cesse, mais avec le chagrin et l'humilité, la résignation, l'innocence des pauvres. L'Écriture est Dieu. Mais ce n'est pas le tien. Comme la Révélation d'une cathédrale : Je suis née dans un pays où la culture était retournée à la nature, — s'était refaite chair. Ruines qui ne sont pas des ruines, mais des hymnes de la mémoire lumineuse, Afrique chantée par la mer nuit et jour. Le passé n'était pas passé. Il s'était couché comme le prophète dans le sein du temps. A dix-huit ans, je découvre la « culture ». Le monument, sa splendeur, sa menace, son discours. « Admire-moi. Je suis le génie du christianisme. A genoux, rejeton de la mauvaise race. Ephémère. Je me suis érigée pour mes fidèles. Dehors, petite juive. Vite, ou je te baptise. « Gloire » : quel mot ! un nom d'armée, de cathédrale, de victoire hautaine ; ce n'était pas un mot pour juifemme. Gloire,

vitreaux, drapeaux, dômes, constructions, chefs-d'œuvre, comment ne pas reconnaître votre beauté, et qu'elle me rappelle à mon étrangeté ?

On m'expulse de la cathédrale de Köln un été. Il est vrai que j'avais les bras nus, ou la tête peut-être. Un prêtre me fout dehors. Nue. Je me sentis nue d'être juive, juive d'être nue, nue d'être femme, juive d'être chair et gaie ! — Et j'aurai tous vos livres. Mais les cathédrales je les quitte. Leur pierre est triste et mâle.

Les textes je les mangeais, je les suçais, les tétai, les baisais. Je suis l'enfant innombrable de leur foule.

Mais écrire ? De quel droit ? Après tout, je les lisais sans droit, sans permission, à leur insu.

Comme j'aurais pu prier dans une cathédrale, et envoyer à leur Dieu un message imposteur.

Ecrire ? J'en mourais d'envie, d'amour, donner à l'écriture ce qu'elle m'avait donné, quelle ambition ! Quel impossible bonheur. Nourrir ma propre mère. Lui donner à mon tour mon lait ? Folle imprudence.

Pas besoin d'un surmoi bien sévère pour m'empêcher d'écrire : rien en moi ne rendait vraisemblable ou concevable un tel acte. Est-ce que beaucoup d'enfants de manœuvres rêvent de devenir Mozart ou Shakespeare ?

Tout de moi se ligait pour m'interdire l'écriture : l'Histoire, mon histoire, mon origine, mon genre. Tout ce qui constituait mon moi social, culturel. A commencer par le nécessaire, qui me faisait défaut, la matière dans laquelle l'écriture se taille, d'où elle s'arrache : la langue. Tu veux — Ecrire ? Dans laquelle langue ? La propriété, le droit me gendarmaient depuis toujours : j'ai appris à parler français dans un jardin

d'où j'étais sur le point d'être expulsée parce que juive. J'étais de la race des perdueurs de paradis. Ecrire français ? De quel droit ? Montre-nous tes lettres de créance, dis-nous les mots de passe, signe-toi, fais voir tes mains, montre tes pattes, qu'est-ce que c'est que ce nez-là ?

J'ai dit « écrire français ». On écrit *en*. Pénétration. Porte. Frappez avant d'entrer. Formellement interdit.

— Tu n'es pas d'ici. Tu n'es pas chez toi ici. Usurpatrice !

— C'est vrai. Pas de droit. Seulement de l'amour.

Ecrire ? Jouir comme jouissent et font jouir *sans fin* les dieux qui ont créé les livres ; les corps de sang et de papier ; leurs lettres de chair et de larmes ; qui mettent fin à la fin. Les dieux humains, qui ne savent pas ce qu'ils ont fait. Ce que leur voir, et leur dire, nous font. Comment n'aurais-je pas eu le désir d'écrire ? Alors que les livres me prenaient, me transportaient, me perçaient jusqu'aux entrailles, me donnaient à sentir leur puissance désintéressée ; que je me sentais aimée par un texte qui ne s'adressait pas à moi, ni à toi, mais à l'autre ; traversée par la vie même, qui ne juge pas, qui ne choisit pas, qui touche sans désigner ; agitée, arrachée à moi, par l'amour ? Comment aurais-je pu, quand mon être était peuplé, mon corps parcouru, fécondé, me refermer dans un silence ? Venez à moi et je viendrai à vous. Quand l'amour te fait l'amour comment t'empêcherais-tu de murmurer, de dire ses noms, de rendre grâce à ses caresses ?

Tu peux désirer. Tu peux lire, adorer, être envahie. Mais écrire ne t'est pas accordé. Ecrire était réservé aux élus. Cela devait se passer dans un espace inaccessible

aux petits, aux humbles, aux femmes. Dans l'intimité d'un sacré. L'écriture parlait à ses prophètes depuis un buisson ardent. Mais il avait dû être décidé que les buissons ne dialogueraient pas avec les femmes.

L'expérience ne le prouvait-elle pas ? Je ne pensais pas qu'elle s'adressait aux hommes ordinaires, pourtant, mais seulement à des justes, des êtres taillés dans la séparation, pour la solitude. Elle leur demandait tout, elle leur prenait tout, elle était impitoyable et tendre, elle les dépossédait entièrement de tout bien, de tout lien, elle les allégeait, les dépouillait ; alors elle leur livrait le passage : vers le plus loin, sans nom, sans fin, elle leur donnait le départ, c'était un droit et une nécessité. Ils n'arriveraient jamais. Ils ne seraient jamais trouvés par la limite. Elle serait avec eux, à l'avenir, comme personne.

Ainsi, pour cette élite, le beau trajet sans horizon, au-delà de tout, la sortie effrayante mais enivrante en direction du jamais encore dit.

Mais pour toi, les contes t'annoncent un destin de restriction et d'oubli ; la brièveté, la légèreté d'une vie qui ne part de la maison de ta mère que pour faire trois petits détours qui te ramènent tout étourdie à la maison de ta grand-mère qui ne fera de toi qu'une bouchée. Pour toi, petite fille, petit pot de lait, petit pot de miel, petit panier, l'expérience le démontre, l'histoire te promet ce petit voyage alimentaire, qui te ramène bien vite au lit du Loup jaloux, ta grand-mère toujours insatiable, comme si la loi voulait que la mère soit contrainte de sacrifier sa fille pour expier l'audace d'avoir joui des bonnes choses de la vie dans sa jolie rejetonne rouge. Vocation d'engloutie, trajet de scybale.

Aux fils du Livre, la recherche, le désert, l'espace inépuisable, décourageant, encourageant, la marche en avant. Aux filles de ménagère, l'égarement dans la forêt. Trompée, déçue, mais bouillonnante de curiosité. Au lieu du grand duel énigmatique avec le Sphinx, le questionnement dangereux adressé au corps du Loup : à quoi sert le corps ? Les mythes nous font la peau. Le Logos ouvre sa grande gueule, et nous avale.

Parler (m'écrier, hurler, déchirer l'air, la rage m'y poussait sans cesse) ne laisse pas de traces : tu peux parler, — ça s'évapore, les oreilles sont faites pour ne pas entendre, la voix se perd. Mais écrire ! Etablir un contrat avec le temps. Marquer ! Se faire remarquer !!!

— Cela, c'est défendu.

Toutes les raisons pour lesquelles je croyais n'avoir pas le droit d'écrire, les bonnes, les moins bonnes, et les vraies fausses : — je n'ai pas de lieu d'où écrire. Aucun lieu légitime, ni terre, ni patrie, ni histoire à moi.

Rien ne me revient — Ou bien tout et pas plus à moi qu'à tout autre.

— Je n'ai pas de racines : à quelles sources pourrais-je prendre de quoi nourrir un texte. Effet de diaspora.

— Je n'ai pas de langue légitime. En allemand je chante, en anglais je me déguise, en français je vole, je suis voleuse, où reposerais-je un texte ?

— Je suis tellement déjà l'inscription d'un écart, qu'un écart de plus est impossible. On me donne cette leçon : toi, l'étrangère, insère-toi. Prends la nationalité du pays qui te tolère. Sois sage, rentre dans le rang, le commun, l'imperceptible, le domestique.

Voici tes lois, tu ne tueras pas, tu seras tuée, tu ne voleras pas, tu ne seras pas une mauvaise recrue, tu ne seras pas folle ni malade, ce serait un manque d'égard pour tes hôtes, tu ne zigzagueras pas. Tu n'écriras pas. Tu apprendras le calcul. Tu ne te toucheras pas. Au nom de qui écrirais-je ?

Toi écrire ? Mais pour qui te prends-tu ? Pouvais-je dire : « Ce n'est pas moi, c'est le souffle ! » ? — « Pour personne. » Et c'était vrai : je ne me prenais pour personne.

C'était même ce qui m'inquiétait et me peinait le plus obscurément : être personne. Tout le monde était quelqu'un, croyais-je, sauf moi. J'étais personne. « Etre » était réservé à ces personnes pleines, définies, méprisantes, qui occupaient le monde de leur assurance, prenaient les places sans hésiter, étaient chez elles partout où je n'« étais » pas autrement qu'en infraction, intruse, le petit bout d'ailleurs que j'étais toujours sur le qui-vive. Les paisibles. « Etre » ? Quelle assurance ! Je pensais : « J'aurais pu ne pas être. » Et : « Je serai. » Mais dire « je suis » ? Qui je ? Tout ce qui me désignait publiquement et dont je me servais — on ne refuse pas une rame quand on dérive — était trompeur et faux. Je ne me trompais pas, mais objectivement, je trompais le monde. Mes vrais papiers étaient faux. Je n'étais même pas une petite fille, j'étais un animal sauvage et craintif et j'étais un animal féroce (mais ça ils s'en doutaient peut-être). Nationalité ? « Française. » C'est pas ma faute ! On me faisait prendre la place de l'imposture. Encore maintenant, je me sens parfois poussée à m'expliquer, m'excuser, rectifier, vieux réflexe. Car je croyais du moins, sinon en la vérité de l'être, en une

rigueur, une pureté du langage. Si un mot se mettait à mentir, c'est qu'on le maltraitait. Qu'on le mettait à mal, dans une position imbécile.

« Je suis »... : qui oserait parler comme Dieu ? Pas je... Ce que j'étais, si ça pouvait se décrire, était un tourbillon de tensions, une série d'incendies, dix mille scènes de violences (l'Histoire m'en avait nourrie : j'ai eu la « chance » de faire mes premiers pas en plein brasier entres deux holocaustes, parmi, au sein même du racisme, avoir trois ans en 1940, être juive, une partie de moi dans les camps de concentration, une partie de moi dans les « colonies »).

Alors toutes mes vies se partagent en deux vies principales, ma vie d'en haut et ma vie d'en bas. En bas je griffe, je suis lacérée, je sanglote. En haut je jouis. En bas carnages, membres, écartèlements, corps roués, bruits, engins, herse. En haut visage, bouche, aura ; flot des silences du cœur.

Enfantasmes :

(« Elle ne s'éveille qu'au contact de l'amour, avant ce temps elle n'est que rêve. Mais dans cette existence de rêve on peut distinguer deux stades : d'abord l'amour rêve d'elle, puis elle rêve de l'amour. »)

Sa bouche :

Lorsque j'avais trois ans Dieu était un jeune homme élégant et maternel, dont la tête peut-être coiffée d'un

chapeau de cérémonie s'élançait dans les nuages, et dont les jambes minces étaient gainées d'un pantalon au pli impeccable. Pas un athlète. Mais plutôt un homme raffiné, au buste flou, dont la musculature était spirituelle.

J'habitais la poche gauche de son veston. Malgré mon jeune âge, j'étais sa Femme de Poche. En tant que telle, je ne me ressemblais pas, j'étais tout mon contraire, svelte, féérique, petite, rousse, vêtue d'une robe verte. Si j'avais eu l'idée de la séduction, je me serais vue séduisante là-haut. J'étais, quand je logeais dans la poche divine, mon autre. Depuis cette position je commençai à regarder l'univers. J'étais bien. Personne ne pouvait nous atteindre. Aussi près que possible du cœur de Dieu, de son centre et de ses poumons. Son costume gris clair. Jamais je ne vis ses mains. Je savais qu'il avait une belle bouche. Les lèvres de sa Parole : ses goussets de chair aux contours si nettement dessinés. Sa bouche se détachait du visage, rayonnait, se distinguait. Ne se perdait pas, s'imposait. Ta bouche est une tranche de grenade (je corrigeais la Bible).

Visage : je le vivais, le recevais. Figure primitive d'un cosmos dont l'astre dominant, le soleil, était la bouche. Je ne pensais pas aux yeux. Je ne me souviens pas avoir jamais vu ou imaginé les yeux de Dieu. Et Dieu ne fusillait pas : il souriait. Il s'ouvrait.

Et j'entrais et sortais de la poche de poitrine. Le corps de Dieu était supérieur. Souris ! J'entre : souris.

Plus tard je lui fis vaguement des yeux comme des bouches. Les paupières avaient le ciselé des lèvres adorées. Parfois les paupières battaient et les yeux prenaient un vol soudain.

Mais la bouche de Dieu avançait légèrement, les lèvres se séparaient et je m'abîmais dans la contemplation des dents. En haut je vivais dans la lumière humide des dents. Sa bouche, mon trou, mon temple, souris, j'entre et sors entre les dents du bon chat divin.

Ma vie d'en bas, tumulte et rage. En tant que moi, j'étais un foyer de passions, crainte et tremblement, fureur et vengeance. Pas de forme précise. De mon corps je ne connaissais que le jeu des forces, pas le jeu, le feu. En bas c'était la guerre. Je l'étais. Guerre et jouissance. Jouissance et désespoir. Puissance et impuissance. Je regardais, je veillais, j'épiais, je ne fermais pas les yeux, je voyais l'incessant travail de la mort. Moi : l'agneau. Moi : le loup.

J'ai battu des enfants. Les petits de l'Ennemi. Des petits Français de souche. Bien taillés, bien habillés, bien rabotés, bien effacés, bien lavés nourris frottés. De petites dragées roses et bleues pleines de fiel et de merde à l'intérieur. Des petites marionnettes avec de petits yeux immobiles taillés dans la haine la bêtise la férocité. Je n'osais pas leur crever les yeux. Ni les pendre. Trop voyant. J'avais peur. J'ai commis mes meurtres en douce. Un jour j'ai tué dans le Jardin des Officiers une petite volaille inoffensive. Son innocence était impardonnable. Elle avait trois ou quatre ans moi cinq ou six. Elle se promenait en sautillant et picorant dans les allées bordées de fleurs. Dans ses yeux des reflets de fleurs, de bonbons, de maman, de missel. Pas de haine. Pas trace d'un mendiant, pas l'ombre d'un esclave, d'un arabe, d'un malheur. Aller-retour entre les

fleurs les bras les douceurs. Elle osait être inaltérée. La ruse me vint. Je l'entraînai dans un coin. Je lui ferai le coup de Blanche-Neige. Mon arme : un trognon de poire sur lequel j'avais laissé quelques brins de chair. Je l'initiai : « C'est un bonbon. Tu dois l'avalier d'un seul coup. » Pure, elle m'obéirait, elle avalerait, le trognon ne passerait pas, elle étoufferait. Elle était blanche, j'étais noire.

J'ai tué. J'ai supplicié. J'ai frappé, volé, triché. En rêve. Parfois en réalité. Coupable ? Oui. Non coupable ? Oui. Colonisée, j'ai décolonisé. Mordu, bouffé, vomi. Punie, punie. Fessée. Mes boucles coupées, mes yeux crevés.

J'ai adoré Dieu ma mère. Aime-moi ! Ne m'abandonne pas ! Celui qui m'abandonne est ma mère. Mon père meurt : ainsi père tu es ma mère. Ma mère reste. En moi à jamais la mère combattante, l'ennemie de la mort. Mon père tombe. En moi, à jamais, le père a peur, la mère résiste.

En haut, je vis dans l'écriture. Je lis pour vivre. J'ai lu très tôt : je ne mangeais pas, je lisais. J'ai toujours « su », sans le savoir, que je me nourrissais de texte. Sans le savoir. Ou sans métaphore. Il y avait peu de place pour la métaphore dans mon existence, un espace très restreint, que j'annulais souvent. J'ai deux faims : une bonne et une mauvaise. Ou la même, subie différemment. Avoir faim de livres était ma joie et mon supplice. Du livre, je n'en avais guère. Pas d'argent, pas de livre. Je ronge en un an la bibliothèque municipale. Je grignotais, et en même temps je dévorais. Comme pour les galettes de Chanuka : petit trésor annuel de dix galettes à la cannelle et au gingembre. Comment les

conserver en les consommant ? Supplice : désir et calcul. Économie du tourment. Par la bouche j'ai appris la cruauté de chaque décision, un coup de dent, l'irréversible. Garder et ne pas jouir. Jouir et ne plus jouir. L'écriture est mon père, ma mère, ma nourrice menacée.

J'ai été élevée au lait de mots. Les langues m'ont alimentée. Je détestais manger ce qu'il y avait dans une assiette. Sales carottes, mauvaises soupes, agression des fourchettes et des cuillers. — Ouvrez la bouche. — Non. Je ne me suis laissée nourrir qu'à la voix, aux mots. Un marché était conclu : je n'avalerai que si l'on me donnait à entendre. Soif de mes oreilles. Chantage aux délices. En mangeant, en incorporant, pendant que je me laissais gaver, ma tête était enchantée, mes pensées s'évadaient, mon corps ici, mon esprit en des voyages sans arrêt. Si j'ai goûté, c'est la pâte du parler. Je me souviens, à la même saison, du dernier biberon et du premier livre. Je n'ai lâché l'un que pour l'autre.

Il y a une langue que je parle ou qui me parle dans toutes les langues. Une langue à la fois singulière et universelle qui résonne dans chaque langue nationale lorsque c'est un poète qui la parle. Dans chaque langue coulent le lait et le miel. Et cette langue je la connais, je n'ai pas besoin d'y entrer, elle jaillit de moi, elle coule, c'est le lait de l'amour, le miel de mon inconscient. La langue que se parlent les femmes quand personne ne les écoute pour les corriger.

Peut-être n'ai-je pu écrire que parce que cette langue a échappé au sort réservé aux petits chaperons rouges. Quand tu ne mets pas ta langue dans ta poche, il y a toujours une grammaire pour la censurer.

J'ai eu cette chance, d'être la fille de la voix. Bénédiction : mon écriture est issue de deux langues, au moins. Dans ma langue ce sont les langues « étrangères » qui sont mes sources, mes émois. « Étrangères » : musique en moi de l'ailleurs ; précieux avertissement : n'oublie pas que tout n'est pas ici, réjouis-toi de n'être qu'une parcelle, une graine de hasard, il n'y a pas de centre du monde, lève-toi, vois l'innombrable, écoute l'intraduisible ; souviens-toi que tout est là ; tout (ce qui) est au-delà de tout. Des langues passent dans ma langue, se comprennent, s'appellent, se touchent, s'altèrent, avec tendresse, avec crainte, avec volupté ; mélangent leurs pronoms personnels, dans l'effervescence des différences. Empêchent « ma langue », de se prendre pour mienne ; l'inquiètent et l'enchantent. Nécessité, au sein de ma langue, des jeux et migrations de mots, de lettres, de sons ; mes textes ne diront jamais assez ses bienfaits : l'agitation qui ne permet pas que s'érige une loi ; l'ouverture qui laisse s'épancher l'infini.

Dans la langue que je parle, vibre la langue maternelle, langue de ma mère, moins langue que musique, moins syntaxe que chant de mots, beau Hochdeutsch, chaleur rauque du Nord dans le frais parler du Sud. L'allemand maternel est le corps qui nage dans le courant, entre mes bords de langue, l'âmant maternel, la langue sauvage qui donne forme aux plus anciennes aux plus jeunes passions, qui fait nuit lactée dans le jour du français. Ne s'écrit pas : me traverse, me fait l'amour, aimer, parler, rire de sentir son air me caresser la gorge.

Ma mère allemande à la bouche, au larynx, me rythme.

Effroi le jour tardif où j'ai découvert que l'allemand, ça s'écrit. Faire de l'allemand en « 2^e langue », comme on dit. Tenter de faire de la langue primitive, de la chair du souffle, une langue-objet. Ma lalemande ! Mon aliment. Soudain la gainer, la corseter, la lacer, l'orthographier ! J'ai fui, j'ai recraché, j'ai vomi. Je me suis précipitée sur la languelait, à l'angle des autres langues, pour ne pas voir comment les lettres escortent, laminent, extorquent, excorrient, se réapproprient le sang des langues entre leurs pattes, leurs griffes et leurs dents. La mère que je parle n'a jamais été assujettie à grammaire le loup. En moi elle chante et muse, j'ai l'accent juste, mais la voix illettrée. C'est elle qui me rend la langue française toujours étrangère. A elle, mon indomptée, je dois de n'avoir jamais eu avec aucune langue un rapport de maîtrise, de propriété ; d'avoir toujours été en faute, en fraude ; d'avoir toujours voulu m'approcher délicatement de toute langue, jamais mienne, pour la lécher, la humer, adorer ses différences, respecter ses dons, ses talents, ses mouvements. Surtout la garder en l'ailleurs qui la porte, laisser intacte son étrangeté, ne pas la ramener ici, pas la livrer à la violence aveugle de la traduction. Si tu ne possèdes pas une langue tu peux être possédée par elle : Fais que la langue te reste étrangère. Aime-la comme ta prochaine.

Comment la différence sexuelle ne serait-elle pas troublée quand, dans ma langue, c'est mon père qui est gros de ma mère ?

En français se tailler : la porte, la route, avoir envie d'avancer, de toujours dépasser la langue d'un texte ; de rompre et de prendre départ ; de tenir tête à la culture, au sens, à l'acquis ; de ne pas être parlée ; de jouter ; de

jouer ; de faire parler les refoulés. Mais dans mon ventre, dans mes poumons, dans ma gorge, les voix de femmes étrangères me font jouir, et c'est l'eau d'une autre mère qui me vient à la bouche.

J'ai battu mes livres : je les ai caressés. Page à page ô bien-aimé, léché, lacéré. A coups d'ongles tout autour du corps imprimé. Quelle douleur tu me fais ! Je te lis, je t'adore, je te vénère, j'écoute ta parole, ô buisson ardent, mais tu te consumes ! Tu vas t'éteindre ! Reste ! Ne m'abandonne pas. Bénédiction du livre : les galettes une fois incorporées, je me retrouvais trompée, vide, condamnée. Un an à tirer ! (Mais un an, je l'ai appris, c'est trop long, et ce n'est rien. J'ai appris toutes les subtilités du temps très tôt, son élasticité dans la raideur, sa méchanceté dans la compassion, sa capacité de revenir.)

Le livre, avec l'aide de la mémoire et de l'oubli, je pouvais le relire. Le recommencer. D'un autre point de vue, d'un autre, d'un autre. En lisant j'ai découvert que l'écriture est l'infini. L'inusable. L'éternel.

L'écriture ou Dieu. Dieu l'écriture. L'écriture Dieu. Je n'avais plus qu'à rompre et dresser mes appétits.

Je me souviens, à douze-treize ans je lus la phrase suivante : « La chair est triste hélas, et j'ai lu tous les livres. » Je fus frappée d'un étonnement mêlé de mépris et de dégoût. Comme si un tombeau avait parlé. Quel mensonge ! et au-delà quelle vérité : car la chair est livre. Une chair « lue », achevée ? Un livre — charogne ? Puanteur et fausseté. La chair est l'écriture, et l'écriture n'est jamais lue : elle est toujours encore à lire, à étudier, à chercher, à inventer.

Lire : écrire les dix mille pages de chaque page, les amener au jour, croissez et multipliez et la page se multipliera. Mais pour cela *lire* : faire l'amour au texte. C'est le même exercice spirituel.

Et contre la mort être les tendresses, les plus humbles et les plus fières, être la fidélité d'un oiseau pour son autre oiseau, être la poule et les poussins le sourire de ma mère comme le soleil sauvant la terre, être la force de l'amour, surtout cela : la bonne force, qui n'accepte pas que l'on fasse souffrir, ah ! je suis l'armée de l'amour ; — il fallait hélas, pour aimer être d'abord la lutte ; c'était mon premier savoir : que la vie est fragile et que la mort détient le pouvoir. Que la vie, tout occupée qu'elle est à aimer, à couvrir, à regarder, à caresser, à chanter, est menacée par la haine et la mort, et qu'il faut qu'elle se défende. Et j'ai appris ma première leçon de douleur dans cette contradiction, que le réel, qui n'est que division et contradiction, impose comme sa loi : il faut que l'amour, qui ne veut connaître que la vie et la paix, qui se nourrit, de lait et de rire, fasse la guerre à la guerre, et regarde la mort en face. J'ai été tous les couples entre lesquels se jetaient les abîmes, ou plutôt j'étais cette chair à deux corps que la jalousie du monde cherche à démembrer, contre laquelle s'acharne la sale alliance des rois, lois, moi hargneux, familles, complices, relais, représentants de l'Empire du Propre, du Pire en Pire de la Propriété, porte-parole du « tu es (ce qui est) à Moi », non pas Adam et Eve qui ne perdent que le paradis des aveugles, qui ne sont pas chassés sinon du point de vue divin, qui naissent enfin, qui sortent, qui deviennent : j'ai été le couple coupé,

haché, condamné dans sa chair parce qu'il vient de trouver le secret de la jouissance, parce qu'en son corps Eros marie masculin et féminin, parce que Juliette est aimée en Roméo plus que la Loi et les pères, parce qu'en Tristan est entrée Iseut sa joie, sa féminité, en Iseut Tristan résiste à la castration.

J'étais l'ennemie de la mort mais est-ce que c'est « être » quelqu'une ?

J'étais cet ensemble mouvementé, tourmenté, par le besoin d'agir, mais où, comment, d'avancer, vers quoi, tourné, poussé, projeté dans des sens contraires, divisé, précipité, en avant, mais lequel ? Et s'il n'y avait pas d'avant ? Pas d'autre Avant que, dans l'ambiguïté, ce qui avait eu lieu avant ?

Depuis cet espace parcouru d'énervement, comment aurais-je pu dire « je suis » ?

Mes tumultes étaient tout au plus rassemblés sous un nom et pas n'importe quel nom ! Cixous un nom lui-même tumultueux, indocile. Ça un « nom » ? Ce mot bizarre, barbare, et si mal supporté par la langue française, c'était ça « mon » « nom ». Un nom impossible. A coucher dehors. Un nom que personne ne saurait écrire et c'était moi. C'est encore moi. Un mauvais nom, pensais-je, quand on le retournait contre moi, pour m'écorcher en l'écorchant, un de ces mots étrangers, inavalables, inclassables. J'étais personne. Mais je pouvais, en effet, être « Cixous », et les mille difformes que l'ingéniosité, la malice haineuse, consciente ou inconsciente ont pu lui trouver inlassablement. Grâce à ce nom j'ai su très tôt qu'il y avait un lien charnel entre le nom et le corps. Et que le pouvoir est redoutable parce qu'il se manifeste au plus près des secrets de la vie humaine, à travers la lettre.

On pouvait me faire mal à la lettre, à ma lettre. Et sur la peau des possédées on imprimait une lettre. J'étais donc personne ; mais un corps sillonné de foudres et de lettres.

J'aurais pu m'appeler Hélène, j'aurais été belle, et unique, la seule. Mais je fus Cixous. En tant que souris enragée. J'étais si loin d'Hélène, nom qui me fut d'ailleurs innocemment transmis depuis une arrière-grand-mère allemande. Avec Cixous, les imbéciles (je ne doute pas que d'aucuns se reconnaissent) font des sous. Et du sous. Avec un nom pareil, comment ne pas être en rapport avec la lettre ? Ne pas avoir l'oreille à vif ? Ne pas avoir compris qu'un corps est toujours substance à inscription ? Que la chair écrit et qu'elle est donnée à lire ; et à écrire.

Mais j'étais personne. Et personne n'écrit pas, me disais-je.

S'il y eût d'abord un temps où les saillies du Souffle me tourmentaient moins, dans ma première enfance, c'est que je ne me sentais pas encore coupable d'être personne, et que je n'avais pas besoin d'être quelqu'un. J'étais ce « das Kind » que nous n'avons pas la sagesse de laisser errer en français. Car cette langue range dare-dare les nouveau-nés d'un côté ou de l'autre du genre. Et nous voilà penchés sur le berceau. Et de demander : c'est une fille ? Surtout pas d'erreur ! Rose ou bleu ? Vite, les signes. Avez-vous bien mis votre sexe ce matin ? Dans d'autres langues, on vous laisse divaguer, et l'enfant est d'un neutre, en sursis de décision sexuelle. Ce qui ne veut pas dire que le refoulement de la féminité serait moindre là où on parle allemand ou anglais. Il est autre, il intervient en d'autres termes.

Mais il reste quelque chose, dans ces langues, d'indécis, l'espace pour une hésitation de la subjectivité. Cela n'est pas sans rapport, je crois, avec le fait que dans ces langues a pu se déployer l'agitation romantique, sa façon d'inquiéter le monde de l'Être avec ses fantômes, ses doubles, ses juifs errants, ses gens sans ombre, ses ombres sans personne et l'espèce infinie de ses hybrides et autres non-mêmes, un peu-mêmes, un peu différents. Il faut qu'il y ait du *Es* pour que circule la différence, le non-propre. En tant que *Es*, quand j'étais encore « das Mädchen », j'ai dû écrire sans épouvante. Mais ce n'était pas l'Écriture si c'était déjà les crises du Souffle.

Qui ? Je : Sans-droit.

J'eus mes règles – aussi tard que possible. J'aurais bien voulu me prendre pour une « femme ».

Étais-je une femme ? C'est toute l'Histoire des femmes que j'interpelle en ranimant cette question. Une Histoire faite de millions d'histoires singulières, mais traversée des mêmes questions, des mêmes effrois, des mêmes incertitudes. Des mêmes espoirs où naguère ne se frayaient que consentement, résignation ou désespoir. Me prendre pour une femme ? Comment ? Laquelle ? J'aurais détesté me « prendre pour » une femme, si l'on m'avait prise pour une femme.

On t'attrape par les seins, on te plume le derrière, on te fout dans une cocotte, on te fait sauter au sperme, on t'attrape par le bec, on te met dans un foyer, on t'engraisse à l'huile conjugale, on t'enferme dans ta cage. Et maintenant, ponds.

Comme on nous rend difficile de devenir femme, quand c'est devenir volaille que ça signifie !

Combien de morts à traverser, combien de déserts,

combien de régions en flammes et de régions glacées, pour arriver un jour à me donner la bonne naissance ! Et toi combien de fois es-tu morte avant d'avoir pu penser, « Je suis une femme » sans que cette phrase signifie : « Donc je sers » ?

Je suis morte trois ou quatre fois. Et combien de cercueils t'ont tenu lieu de corps pendant combien d'années de ton existence ? Dans combien de chairs gelées ton âme s'est-elle recroquevillée ? Tu as trente ans ? Es-tu née ? Nous naissons tard parfois. Et ce qui pourrait être un malheur est notre chance. La femme est énigmatique paraît-il. Les maîtres nous l'enseignent. Elle est même, disent-ils, l'énigme en personne.

L'énigme ? Comment l'être ? Qui a le secret ? Elle. Qui elle ? Je n'étais pas Elle. Ni une Elle, ni aucune.

Mon procès commença :

— Est-ce que tu sais faire ce que savent les femmes ? Qu'est-ce qu'elles savent donc ?

— Tricoter — Non — Coudre — Non — Faire la pâtisserie — Non — Faire des enfants — Mais je... — je sais faire l'enfant. Est-ce qu'un enfant fait des enfants ? Faire de l'ordre, flatter le goût, prévenir les désirs ? Non — Faire la femme ? Je ne sais pas. Qu'est-ce qu'elle sait que je ne sais pas ? Mais à qui poser cette question ?

Ma mère n'était pas une « femme ». C'était ma mère, c'était le sourire ; c'était la voix de ma langue maternelle, qui n'était pas le français ; elle m'avait plutôt l'air d'un jeune homme ; ou d'une jeune fille ; d'ailleurs elle était étrangère ; c'était ma fille ; femme, elle l'était en tant que manquant de la ruse, de la méchanceté, de l'esprit d'argent, de la férocité

calculatrice du monde des hommes ; en tant que désarmée. Elle me donnait envie d'être un homme, un juste comme dans la Bible — pour me battre contre les mauvais, les mâles, les retors, les marchands, les exploiters. Je fus son chevalier. Mais j'étais triste. Etre un homme, même un juste, m'était pesant. Et je ne pouvais être une femme « féminine ». Il y a des guerres justes. Mais que l'armure est lourde !

Ecrire ? Mais si j'écrivais « JE » qui serais-je ? Je pouvais bien passer sous « JE » dans le quotidien sans en savoir plus long, mais écrire sans *savoir* qui-je, comment l'aurais-je fait ? Je n'en avais pas le droit. L'écriture n'était-elle pas le lieu du Vrai ? Le Vrai n'est-il pas clair, distinct et un ? Et moi trouble, plusieurs, simultanée, impure. Renonces-y !

N'es-tu pas le démon du multiple ? Toutes les personnes que je me surprends à être à la place de moi, mes innommables, mes monstres, mes hybrides, je les exhortais au silence.

Tu ne tiens pas en place, d'où écris-tu ? Je m'effrayais moi-même. Mes aptitudes malheureuses à l'identification, je les voyais s'exercer dans la fiction. « Chez » le Livre je devenais quelqu'un, mes semblables de poésie, il y en avait, je contractais des alliances avec mes proches de papier, j'avais des frères, des mêmes, des substituts, j'étais moi-même leur frère ou leur sœur fraternelle à volonté. Et dans la réalité, je n'étais pas capable d'être une personne ? Rien qu'une, mais bien moi !

Pire encore, j'étais menacée de métamorphose. Je pouvais changer de couleur, les événements m'altéraient, je grandissais mais le plus souvent rapetissais, et

même en « grandissant » j'eus le sentiment que je rapetissais.

Or je croyais comme il se doit au principe d'identité, de non-contradiction, d'unité. Pendant des années j'aspirais à cette homogénéité divine. J'étais là avec mes grands ciseaux, et dès que je voyais que je dépassais, clic, je coupe, j'ajuste, je ramène tout à un personnage intitulé : « une femme bien ».

Ecrire ? — Oui, mais ne faut-il pas écrire du point de vue de Dieu ? — Hélas ! — Alors renonces-y !

Je renonçais. Ça se tassait. Se laissait oublier. Mes efforts étaient récompensés. Je voyais luire ma domestique sainteté. Je me regroupais. M'êtétais. J'étais sur le point d'advenir à l'une-même.

Mais, comme je l'ai su depuis, le refoulé revient. Est-ce un hasard si mon Souffle revenait dans ces moments spécifiques de mon histoire, où je fis l'expérience de la mort et de la naissance ? Je n'y songeais nullement alors. Si c'est un hasard, c'est que le hasard fait bien les choses. Et qu'il y a de l'inconscient.

J'accouche. J'aime accoucher. J'aimais les accouchements — Ma mère est sage-femme — J'ai toujours pris plaisir à voir une femme accoucher. Accoucher « bien ». Mener son acte, sa passion, se laissant mener, poussant comme on pense, mi-empotée, mi-commandant la contraction, elle se confond avec l'incontrôlable qu'elle fait sien. Alors, sa belle puissance ! Accoucher comme on nage, en jouant de la résistance de la chair, de la mer, travail du souffle en lequel s'annule la notion de « maîtrise », corps à son propre corps, la femme se suit, se joint, s'épouse. Elle est *là*. Tout entière. Mobilisée, et c'est de son corps qu'il s'agit, de la chair de sa chair.

Enfin ! Elle est cette fois entre toutes, à elle-même, et si elle se veut, elle n'est pas absente, elle n'est pas en fuite, elle peut se prendre et se donner à elle-même. C'est en les regardant *s'accoucher* que j'ai appris à aimer les femmes, à pressentir et désirer la puissance et les ressources de la féminité ; à m'étonner qu'une telle immensité puisse être résorbée, recouverte, dans l'ordinaire. Ce n'était pas la « mère » que je voyais. L'enfant, ça la regarde. Pas moi. C'était la femme au comble de sa chair, sa jouissance, la force enfin délivrée, manifeste. Son secret. Si tu te voyais comment ne t'aimerais-tu pas ? Elle accouche. Avec la force d'une lionne. D'une plante. D'une cosmogonie. D'une femme. Elle prend sa source. Elle tire. En riant. Et sur les traces de l'enfant, une rafale du Souffle ! Une envie de texte ! Confusion ! Qu'est-ce qui lui prend ? Un enfant ! Du papier ! Ivresses ! Je déborde ! Mes seins débordent ! Du lait. De l'encre. L'heure de la tétée. Et moi ? Moi aussi j'ai faim. Le goût de lait de l'encre !

Ecrire : comme si j'avais encore envie de jouir, de me sentir pleine, de pousser, de sentir la force de mes muscles, et mon harmonie, d'être enceinte et au même moment de me donner les joies de la parturition, celles de la mère et celles de l'enfant. A moi aussi me donner naissance et lait, me donner le sein. La vie appelle la vie. La jouissance veut se relancer. Encore ! Je n'écrivis pas. Pourquoi faire ? Le lait m'est monté à la tête...

Un autre jour, je fais un enfant. Cet enfant n'est pas un enfant. C'était peut-être une plante, ou un animal. Je chancelle. Ainsi tout se passait comme si ce que j'avais toujours imaginé se reproduisait en réalité. Produisait la réalité. A cette occasion je découvris que je

ne savais pas où commence l'humain, quelle différence entre l'humain et le non-humain ? entre la vie et la non-vie. La « limite » est-ce que ça existe ? Les mots étaient percés, leur sens fuyait. Un souffle s'engouffre. L'enfant meurt. Il ne meurt pas. Impossible de faire un deuil. Une envie d'écrire est partout. C'est bien le moment, me dis-je, sévère. Je m'amène devant le juge : « Tu veux faire un texte alors que tu n'es pas capable de faire un enfant proprement ? Repasse d'abord ton examen. »

– Comme mère, on ferait mieux, tu le reconnais ?

– Oui.

– Qui es-tu ? – Je le sais de moins en moins. Je renonce.

En vérité je n'ai aucune « raison » d'écrire. Tout vient de ce vent de folie.

Et sans remède, sinon la violence et la contrainte. Impossible de prévenir. Le souffle, quel malheur !

Vas-tu te taire ? On me tait. Qu'on la bâillonne. Qu'on la mette sous silence. Qu'on lui bouche les oreilles. Je me la ferme. On m'examine. Quelque chose ne tourne pas rond dans cet organisme. Ça bat trop vite, ça coule trop fort. Ce cœur n'est pas régulier. Je suis malade, punissez-moi.

– Alors, me dit le docteur, on veut écrire ?

– Un peu mal à la gorge, dis-je, angineuse d'épouvante.

Il me détaille des pieds à la tête, il me coupe en petits morceaux, il me trouve les cuisses trop longues et les seins trop petits.

– Ouvrez la bouche, montrez ça.

J'ouvre la bouche, je fais Ach, je tire la langue. J'en ai trois. Trois langues ? Pardonnez-moi. Et encore il ne sait pas que j'en ai une ou deux qui ne sont pas accrochées là, ou peut-être une seule mais changeante et multipliant, une langue de sang, une langue de nuit, une langue qui traverse mes régions en tous les sens, qui allume leurs énergies, les entraîne et fait parler mes horizons secrets. Ne lui dis pas, ne lui dis pas. Il te coupera les langues, il te plumera les dents ! « Ouvrez les yeux, rentrez la langue. » J'obéis. Le Maître me dit : « Allez au marché de la ville, décrivez-le. Si vous le reproduisez bien, on vous donnera un permis d'écriture. » Je n'eus pas de permis.

Chaque année un Suroncle me dit : « Avant de passer à l'encre, dis-moi : sais-tu parler comme un ouvrier ? »

– Non.

« Sais-tu bien qui je suis ? » – « Oh oui, dis-je, un Suroncle capitaliste-réaliste. Le Maître de la Répétition. L'Anti-Autre en pèrepersonne. »

Il me refait sa centième rescène : chaque année, c'est la remême. « On croit que vous êtes ici : Et vous êtes là. Un jour on se dit : cette fois-ci, je la tiens c'est sûrement elle. Cette femme est dans le sac. Et on n'a pas fini de tirer les cordons de la bourse qu'on vous voit entrer par une autre porte. Mais enfin qui êtes-vous ? Si vous n'êtes jamais la même, comment voulez-vous qu'on vous reconnaisse ? D'ailleurs quel est votre nom principal ? Le public veut savoir ce qu'il achète. L'inconnu ne se vend pas. Nos clients demandent du simple. Vous êtes toujours pleine de doubles, on ne peut pas compter sur vous, il y a de l'autre dans votre même. Faites-nous du Cixous homogène. Prière de

vous réitérer. Pas d'imprévu. L'altération, très peu pour nous. Halte ! Repos. Répétition !

« Le futur, personne n'en veut. Donnez-nous du passé classé, vieillissez. Surtout ne nous déroutez pas. Il y a quand même cinq mille ans que nous vivons avec vous. Les femmes, on sait ce que c'est. Moi, j'en ai une, depuis trente ans. »

Confession :

J'ai une animâle. C'est une espèce de chamoï, un moiseau ou une moiselle. Elle m'habite, elle fait son nid, elle fait ma honte dans son nid. Elle est folle, elle est nerveuse. J'ai le chagrin de le dire. J'en ai le plus grand plaisir. Ne le dis pas. C'est une bêtise. — Parfois, c'est un nain, c'est un poucet très malin : sept lieues pieds nus d'un pas — c'est lui. L'animâle est mal élevée, capricieuse et encombrante. Elle vient quand je l'appelle. Quand je ne l'appelle pas elle vient. Elle me met dans des pétrins. Le Suroncle me surveille. Il arrive à pas de Loup, quand je lui donne à manger. Lui faire plaisir me délecte, je n'entends pas le Loup grincer. Le Suroncle hurle, je sursaute, mon animâle se débîne. Le vieux Loup veut nous séparer. Pour notre bien, pour le bon bien pour le con bien ? Il se penche sur le berceau, il nous jette une malédiction : « Si tu l'élèves tu deviendras de plus en plus bête. Tu deviendras folle à la fin. Les hommes ne voudront plus de toi. Tu ne deviendras pas une femme. »

Quelle peine, j'ai très peur.

Chasse-la ! Elle revient. Elle se faufile entre mes cuisses.

Son souffle est irrésistible. Folle ou femme ?

D'une main elle tient son animâle serrée entre ses cuisses, elle la caresse vivement (en tant que « folle »). Tandis que de l'autre main elle s'efforce de la tuer (en tant que « femme » d'homme). Heureusement, le malheur veut qu'en la battant, elle lui redonne de la joie. Et moi, mon maître, que deviendrai-je ? De plus en plus folle. Ah ! je ne saurai jamais. Le chamoï m'emporte, je suis perdue, ravie, je la touche, qu'est-ce que je suis ?

Ne te touche pas. Fuis-toi. Il te coupera la main ! Il te gèlera les moelles. Il te mettra des mitaines.

Requiem Conférence sur l'Infirmité :

Messieurs-messieurs, Mesdames-messieurs,

Tout en me préparant à vous inquiéter, je ne cesse de lutter contre vos difficultés intérieures et je me sens en quelque sorte, d'avance, dans mon bon tort.

Mes écrits n'ont réellement aucune raison d'être, folie, folie ! En effet je ne sais rien : Je n'ai à écrire que ce que je ne sais pas. Je vous écris les yeux fermés. Mais je sais lire les yeux fermés. A vous autres qui avez des yeux pour ne pas lire, je n'ai rien à révéler. La femme est une des choses que vous n'êtes pas en état de comprendre.

J'ai tout fait pour l'étouffer. Tout ce que je dis est plus que vrai. A quoi sert de sexecuser ? On ne peut pas balayer la féminité. La féminité est inévitable. Je vous demande d'en reprendre votre partie. Prenez vos parties honteuses. Que Ses parties fières lui reviennent.

Le trop-plein de la féminité vous déborde puisque vous êtes hommes. Mais vous êtes sûrs que vous êtes humains ?

Afin de justifier mon bon tort, j'ai invoqué tous les motifs pour lesquels je n'ai pas le droit d'écrire dans votre Raison : — pas de lieu d'où écrire. Pas de patrie pas d'histoire légitime. Ni certitude, ni propriété.

— Pas de langue sérieuse déclarée. En allemand je pleure, en anglais je joue, en français je vole, je suis voleuse. Pas d'hommicile fixe.

— Pas de loi. Pas de grammaire. De l'orthographe une fois par mois. Pas de savoir. Surtout aucun savoir. De diplôme d'écriture : aucun. Affiliation : nulle. Modèle : Point. L'infinie.

Et pourtant elle écrit ! :

D'abord elle meurt. Ensuite elle aime.

Je suis morte. Il y a un abîme. Il y a le saut. *On* le fait. Ensuite, une gestation de soi — en soi, atroce. Quand la chair se taille, se tord, se déchire, se décompose, se relève, se sait femme nouvelle-née, il y a une souffrance qu'aucun texte n'est assez doux et puissant pour accompagner d'un chant. C'est pourquoi, pendant qu'elle se meurt, — puis se naît, silence.

Je n'ai rien à dire sur ma mort. Elle a été trop grande pour moi jusqu'ici. D'une certaine manière tous mes textes en sont « nés ». L'ont fuie. En sont issus. Mon écriture a plusieurs sources, plusieurs souffles l'animent et l'emportent.

Sans elle — ma mort — je n'aurais pas écrit. Pas déchiré le voile de ma gorge. Pas poussé le cri qui déchire les oreilles, qui fend les murs. Ce qui se passe pendant la mort ne peut pas se dire. Ecrire est d'une certaine manière (je ne crois pas me tromper en pensant qu'il y a des traits universels de notre passage à la mort) — d'abord la différence d'un soupir ultime, d'une phrase saisie par la terreur ; et simultanément déjà la fuite en avant s'esquissant, le sursaut d'horreur — car dans la mort on connaît la plus grande, la plus repoussante souffrance — et le retour en arrière, l'indicible, l'inavouable nostalgie de ce que l'on aura connu dans le moment du mariage avec la mort. Ce qui s'est passé alors est décisif, c'est l'absolument inoubliable, mais cela demeure dans une mémoire qui n'est pas notre mémoire quotidienne, dans une mémoire qui ne sait pas, qui ne parle pas, n'est que chair labourée, couturée, preuve douloureuse mais de quoi...

Et de l'époque de la mort, on garde la plus grande peur et le plus grand bien : le désir de se tenir toujours au plus près d'Elle, la mort, notre mère la plus puissante, celle qui nous donne la plus violente poussée de désir, de passer, de sauter, car on ne peut *rester près* d'elle, elle aspire et donne aspiration ; et ce désir est fendu, il est en même temps son contraire, le désir en s'approchant d'elle jusqu'à en mourir, presque, de se tenir extrêmement loin d'elle, le plus loin possible. Car c'est devant elle, contre elle, tout contre elle, notre mère la plus dangereuse, la plus généreuse, celle qui nous donne (alors que nous ne pensons pas, qu'il n'y a pas en nous de clarté de pensée, mais seulement le tumulte, les grondements du sang, le trouble précosmique,

embryonnaire) l'envie foudroyante de sortir, l'envie que les extrêmes se touchent, s'entrent et se renversent l'un dans l'autre, et le jour ne vient pas après la nuit, mais lutte avec elle, l'étreint, la blesse, est blessé par elle, et le sang noir et le sang blanc se mêlent ; et de même la vie sort en rampant des entrailles de la mort qu'elle a lacérées, qu'elle hait, qu'elle adore, et elle n'oublie jamais que la mort ne l'oublie pas, qu'elle est toujours là, qu'elle ne la quitte pas, ouvre la fenêtre, le sein terrible est là, le lit de paix, — et c'est sa plus grande force, elle comprend que la mort nous aime comme nous l'aimons, et que, d'une manière étrange, nous pouvons en vérité compter sur elle. Que c'est d'elle, de Mort notre mère double, que nous nous éloignons et nous rapprochons, en écrivant, car écrire est toujours d'abord une manière de ne pas arriver à faire son deuil de la mort.

Et je dis : il faut avoir été aimée par la mort, pour naître et passer à l'écriture. La condition à laquelle commencer à écrire devient nécessaire — (et) — possible : *tout perdre*, avoir une fois tout perdu. Et ce n'est pas une « condition » pensable. Tu ne peux pas *vouloir* perdre : si tu veux, alors il y a du *tu* et du *vouloir*, il y a du non-perdu. Ecrire — commence, sans toi, sans je, sans loi, sans savoir, sans lumière, sans espoir, sans lien, sans personne près de toi, car si l'histoire mondiale continue, tu n'y es pas, tu es « en » « enfer » et l'enfer est là où je ne suis pas mais où ce qui m'est, alors que je suis sans lieu, se sent remourir à travers les temps des temps, où non-moi entraîne moi de plus en plus loin de moi, et où ce qui reste de moi n'est plus que souffrance sans moi-même, souffrance

jamais circonscrite par même, car moi, ouvert, ne cesse de sentir s'écouler le sens, l'âme, les substances corporelles et spirituelles du moi, moi se vide, et cependant, de plus en plus lourde, tu t'enfonces, tu t'abîmes dans l'abîme du non-rapport.

Alors quand tu as tout perdu, plus de chemin, plus de sens, plus de signe fixe, plus de sol, plus de pensée qui résiste à une autre pensée, quand tu es perdue, hors de toi, et que tu continues à te perdre, quand tu deviens le mouvement affolant de te perdre, alors, c'est par là, de là, où tu es trame déchiquetée, chair qui laisse passer l'étrange, être sans défense, sans résistance, sans barre, sans peau, tout engouffrée d'autre, c'est dans ces temps haletants que des écritures te traversent, tu es parcourue par des chants d'une pureté inouïe, car ils ne s'adressent à personne, ils jaillissent, ils sourdent, hors des gorges de tes habitantes inconnues ce sont des cris que la mort et la vie jettent en se combattant.

Et ce tissu où tes douleurs te taillent ce corps sans bord, cette terre sans fin, ravagée, cet espace dévasté, tes états ruinés, sans armée, sans maîtrise, sans remparts, — tu ne savais pas qu'ils sont les jardins de l'amour. Non pas de la demande. Tu n'es pas une jalouse, tu n'es pas calcul et envie, puisque tu es perdue. Tu n'es pas dans le rapport. Tu es détachement. Tu ne mendies pas. Tu ne manques de rien. Tu es au-delà du manque : Mais tu es dépouillée, indéfinie, à la grâce de l'Autre. Et si l'Amour passe, il peut trouver en toi le sans-borne, le lieu sans fin qui lui est faste et nécessaire. Si tu es perdue alors seulement l'amour peut se trouver en toi sans se perdre.

Or, si tu es une femme, tu es toujours plus proche et

plus loin de la perte qu'un homme. Plus capable et moins capable de perte. Plus attirée, plus repoussée. Plus séduite, plus interdite. Une même pulsion, obscure, divisée dans son sens, et toujours l'inverse de soi-même, te pousse, en te retenant, à perdre.

Car, à une « femme », tout empreinte par l'héritage socio-culturel, on a inculqué l'esprit de « retenue ». Elle est même *la* retenue, socialement. (Ou si tu veux, la refoulée, la contrôlée.) Elle se retient et elle est retenue, par mille liens, accrochée, conjugée, cordons, chaînes, filet, laisse, écuelle, réseau de dépendances asservissantes, rassurantes. Elle est définie par ses appartenances, *femme de*, comme elle a été fille de, de main en main, de lit en niche, de niche en foyer, la femme en tant que complément-de-nom, a beaucoup à faire pour trancher. On t'a appris à avoir peur de l'abîme, de l'infini, qui t'est pourtant plus familier qu'à l'homme. Ne va pas près de l'abîme ! Si elle allait découvrir sa force ! Si elle allait, soudain, jouir, profiter de son immensité ! Si elle faisait le saut ! Et ne tombait pas, comme une pierre, mais comme un oiseau. Si elle se découvrirait nageuse d'illimité !

Lâche-toi ! Lâche tout ! Perds tout ! Prends l'air. Prends le large. Prends la lettre. Ecoute : rien n'est trouvé. Rien n'est perdu. Tout est à chercher. Va, vole, nage, bondis, dévale, traverse, aime l'inconnu, aime l'incertain, aime ce qui n'a pas encore été vu, aime personne, que tu es, que tu seras, quitte-toi, acquitte-toi des vieux mensonges, *ose ce que tu n'oses pas*, c'est là que tu jouiras, ne fais jamais ton ici que d'un *là*, et réjouis-toi, réjouis-toi de la terreur, suis-la où tu as peur d'aller, élance-toi, c'est par là ! Ecoute : tu ne dois rien au

passé, tu ne dois rien à la loi. *Gagne* ta liberté : rends tout, vomis tout, donne tout. Donne absolument tout, entends-moi, *tout*, donne tes biens, est-ce fait ? Ne garde rien, ce à quoi tu tiens, donne-le, y es-tu ? Cherche-toi, cherche le je, bouleversé, nombreux, que tu seras toujours plus loin, et hors d'un soi, sors, sors du vieux corps, coupe à la Loi. Laisse-la tomber de tout son poids, et toi, file, ne te retourne pas : ce n'est pas la peine, il n'y a rien derrière toi, tout est à venir.

De la mort, je crois, on ne peut sortir qu'en poussant un éclat de rire. J'ai ri. Je me suis assise en haut d'une échelle aux degrés couverts de plumes maculées, vestiges d'anges défaits, très loin au-dessus des fleuves de Babylone qui se tordaient entre les lèvres du Pays qui toujours se promet. Et j'ai ri. J'étais pliée de rire. J'étais parfaitement seule. Et il n'y avait rien autour de moi. Je n'étais tenue à rien, je ne me tenais à rien, je pouvais avancer sans me poser, il n'y avait pas de chemin, dans la main gauche mes morts, dans la main droite mes vies à volonté. S'il y avait du dieu, j'en étais.

Je n'ai pas cherché : j'étais cherchée.

Au commencement, il ne peut y avoir que mourir, l'abîme, le premier rire.

Ensuite, tu ne sais pas. C'est la vie qui décide. Sa terrible force d'invention, qui nous dépasse. Notre vie, nous anticipe. Toujours sur toi, une hauteur d'avance, un désir, le bon abîme, celui qui te suggère : « Saute et passe à l'infini. » Ecris ! Quoi ? Prends le vent, prends l'écriture, fais corps avec la lettre. Vis ! Risque : qui ne risque rien n'a rien, qui risque ne risque plus rien.

Au commencement il y a une fin. N'aie crainte : c'est ta mort qui meurt. Ensuite : tous les commencements.

Quand tu as touché la fin, alors seulement le Commencement peut t'advenir.

D'abord j'ai ri, j'ai crié, une douleur m'a dicté mes premières lettres d'enfer. M'a taillé de nouvelles oreilles pour l'avenir et j'ai entendu les cris du monde, les rages et les appels des peuples, les chants des corps, la musique des supplices et la musique des extases. J'écoute.

Mais si l'espace sans limite ne m'avait pas été donné alors, je n'aurais pas écrit ce que j'entends. Car j'écris pour, j'écris depuis, j'écris à partir ; de l'Amour. J'écris d'Amour. Ecrire : aimer, inséparables. Ecrire est un geste de l'amour. *Le Geste.*

Chacun se nourrit et s'augmente de l'autre. De même que l'un n'est pas sans l'autre, de même Ecrire et Aimer sont amants et ne se déploient qu'en s'embrassant, se cherchant, s'écrivant, s'aimant. Ecrire : faire l'amour à l'Amour. Ecrire en aimant, aimer en écrivant. A l'écriture l'Amour ouvre le corps sans lequel l'écriture s'étiole. A l'amour la lettre fait chair aimée lue, multipliée en tous les corps et textes que l'amour porte et attend de l'amour. Texte : non le détour mais la chair en travail d'amour.

Pas les opérations de la sublimation. Elle ne se donne pas dans le texte des satisfactions dérivées. Elle ne transforme pas ses désirs en objet d'art, ses douleurs et sa solitude en produits de prix. Pas de réappropriation.

L'amour ne s'échange pas contre de l'adaptation sociale, ses signes de vie n'ont pas d'équivalents marchands. Les objets de rêve non plus ne sont pas des objets sublimes. Et comme les textes, ils ne sont pas sans effet sur la vie éveillée, ils la transforment, sa vie

est plus que diurne : une vie à plusieurs vies, toutes ses vies de nuit, et toutes ses vies de poésie. Ainsi s'étend et se cherche l'amour, littéralement, charnellement. Si tu écris femme, tu le sais comme moi : tu écris pour donner au corps ses Livres d'Avenir parce que l'Amour te dicte tes nouvelles genèses. Pas pour combler l'abîme, mais pour t'aimer jusqu'au fond de tes abîmes. Pour connaître, pas pour éviter. Pas pour surmonter ; pour explorer, plonger, visiter. Là où tu écris, ça grandit, ton corps se déploie, ta peau raconte ses légendes jusqu'ici muettes.

L'amour fait un geste, il y a deux ans, un envol de paupières et le texte s'enlève : il y a ce geste, le texte en surgit. Il y a ce texte et le corps prend un nouvel essor. Lis-moi — lèche-moi, écris-moi l'amour. Elle ne se met pas en abysme pour saturer la béance crainte ; ses abîmes elle les célèbre, elle les veut ouverts, elle désire leur sans-fond, leur promesse : jamais tu ne nous combleras, tu ne manqueras jamais du bon vertige ; pour ta faim nos sexes sans fin, nos différences.

Toujours le texte s'écrit sous la douce contrainte de l'amour. Mon seul tourment, ma seule crainte, c'est de ne pas écrire aussi haut que l'Autre, mon seul chagrin c'est de ne pas écrire aussi beau que l'Amour. Toujours me vient le texte en rapport avec la Source. Si la source était barrée je n'écrirais pas. Et la source m'est donnée. Ce n'est pas moi. On ne peut pas être sa propre source. Source : toujours là. Toujours l'éclat de l'être qui me donne le Là. Que je ne puisse cesser de chercher, que je quière furieusement de toutes mes forces et de tous mes sens. Source qui donne le sens et l'élan à toutes les autres sources, qui allume l'Histoire pour moi, met en

vie toutes les scènes du réel, et me donne mes naissances chaque jour. Elle m'ouvre la terre et je m'élançe. Elle m'ouvre le corps et l'écriture s'élançe. L'aimée, celle qui est là, celle qui est là toujours là, celle qui ne manque pas, qui ne fait pas défaut, mais dont chaque phrase appelle un livre — et chaque souffle inaugure dans ma poitrine un chant, un là qui ne disparaît pas mais que je ne « trouve » pas, que je n'enferme pas, que je ne « comprends » pas, un sans-limites pour mon sans-limites, l'être qui se donne — à chercher —, qui suscite et relance le mouvement qui me fait battre le cœur, qui me fait lever l'encre et repartir chercher plus loin, questionnante éternité, inlassable, insatiable, réponse qui pose une question, sans-fin.

L'amour me donne l'espace et le désir du sans-fin. Dix mille vies n'en couvrent pas une seule page. Quel malheur ! Quel bonheur ! Ma petite, quelle chance ! Ne pas connaître le terme ! Être en relation avec le plus-que-moi ! Me donne la force de vouloir tous les mystères, de les aimer, d'en aimer la menace, l'inquiétante étrangeté. L'Amour m'arrive. Son visage : ses milliers de nouveaux visages.

Son regard, le même l'Éternel, et cependant je ne l'avais encore jamais reçu. Sa voix, comment l'entendre, comment avec mes oreilles humaines entendre la voix qui fait résonner dix mille voix. Je suis frappée. Je suis touchée. Ici. Ici-Là. Mon corps est atteint. Agité. Sous les coups de l'amour, je prends feu, je prends l'air, je prends lettre. Ce n'est pas que je ne résiste pas. Il parle et c'est moi qui suis proférée.

Qui me fait écrire, gémir, chanter, oser ? Qui me donne le corps qui n'a jamais peur d'avoir peur ? Qui

m'écrit ? Qui fait de ma vie le champ charnel d'une levée de textes ? La Vie en personne. Il y a longtemps que les noms qui ne sont propres qu'à l'envie de posséder ne sont plus propres à nommer l'être qui s'égalé à la Vie. Tous les noms de la Vie lui vont, tous les noms ensemble ne suffisent pas à le désigner. Quand j'aurai fini d'écrire, lorsque nous serons retournés à l'air du chant que nous sommes, le corps de textes que nous nous serons faits sera un de ses noms parmi tant d'autres.

Ni père ni mère, ni frère ni homme ni sœur, mais l'être qu'à l'instant l'amour nous propose de devenir parce qu'il nous plaît ou nous importe sur cette scène, dans ces bras, dans cette rue, au cœur de cette lutte, au creux de ce lit, dans cette manif, sur cette terre, dans cet espace marqué de signes — politiques, culturels, et parcouru de signes amoureux. Souvent tu es ma mère jeune homme et moi souvent ta fille fils, ta mère minérale, et toi mon père sauvage, mon frère animal. Il y a des possibilités qui n'ont jamais surgi. D'autres tout à fait imprévues qui nous sont survenues une seule fois. Fleurs, animaux, engins, grand-mères, arbres, fleuves, nous sommes traversés, changés, surpris.

Ecrire : d'abord je suis touchée, caressée, blessée, ensuite je cherche à découvrir le secret de ce toucher pour l'étendre, le célébrer et le transformer en une autre caresse.

Le jour se cache ? La nuit les langues sont déliées, les livres s'ouvrent et se révèlent, ce à quoi je n'arrive pas, mes rêves y arrivent pour moi. Longtemps je me suis sentie coupable : d'inconscient. Je me figurais l'Écriture comme l'aboutissement d'un travail de savant, d'un maître des Lumières et des mesures. Et toi ? Moi, je me surprénais, je n'avancais pas, j'étais poussée. Je ne gagnais pas mon livre à la sueur de mon front, je le recevais. Pire encore : je volais. J'étais tentée : il y avait ce jardin sans grille dans lequel surgissaient tous les textes, mille et un contes par nuit. Les fruits de l'Arbre de la Naissance ! J'ai salivé ! L'arbre de la fiction ! N'y goûte pas ! ce n'est qu'un rêve ! Celui qui goûte du fruit de cet arbre ne sait plus de quel côté se réveiller. Chaque nuit, des forêts de textes, des tables chargées de lettres fantastiques. Comment résister ? Toute cette écriture défendue ?

J'ai volé. Timidement d'abord : même pas un rêve, même pas un fruit, son parfum, une couleur, une douleur, que je ne rendais pas à l'oubli, que je retenais, et dont l'éclat me servait à aimer à l'aube, dans l'entrejour, quelques phrases fascinées. « Comment écrivent-ils ? » me demandais-je et mes rêves me montaient à la tête. « Qu'est-ce qu'ils savent, les sages, les maîtres, les dompteurs de codes ? » Et moi, là, poursuivie de rêves, submergée de visions, pataugeant dans des langues insoumises, je longuais les murs de leurs parcs à la française avec mes foisons, mes terres ivres, mes vergers sauvages. Et je ne savais pas tirer des traits.

En douce, je me suis volée moi-même. Ne le répétez pas !

Ces perles, ces diamants, ces signifiants qui font mille sens d'un feu, je l'avoue, souvent je les ai dérobés à mon inconscient. Le coffre à bijoux. On sait ce que c'est. Toutes les femmes en ont un. Mais parfois il est vide. Parfois elle a perdu la clé. Parfois c'est papa-maman qui le lui a piqué. Parfois elle ne sait plus où elle l'a rangé. Et moi, furtive j'arrive, un petit casse, une seule fois, je furette, ah ! ces secrets ! (— Voyez les *Aspern Papers* de Henry James, comme tout est dans le tiroir, à condition que, pour que, les lettres soient volées), je glisse un œil, une main. C'est irrésistible.

Imposture de mes signatures, me disais-je naguère.

Voleuse ! — Moi, voleuse ? — Mais qui est « volé » ?

Où est le propre ? De qui suis-je le pirate d'amour ?

Ce que les femmes me disent la nuit je l'écoute et je le répète. Une partie du texte est de moi. Une partie est arrachée du corps des peuples ; une partie est anonyme, une partie est mon frère. Chaque partie est un tout que je désire, une vie plus grande, que j'envie et admire, et qui ajoute son sang à mon sang. Il y a toujours en moi quelqu'un de plus grand que moi, de plus noble, de plus puissant, qui me pousse à grandir, que j'aime, que je ne cherche pas à égaler, un corps, une âme, un texte — humain que je ne veux pas retenir, auquel je veux livrer passage, auquel je m'enchant d'avoir à donner l'infini. Hélène Cixous, ce n'est pas moi, c'est ceux qui sont chantés dans mon texte, parce que leurs vies, leurs peines, leur force exigent qu'il retentisse.

La nuit, je prends mon corps, je me glisse au volant, je me faufile entre mes rideaux, je me coule entre deux sangs, suivant les jours de nuit je monte, je descends, des villes me sortent, je les sillonne, je les quitte, toutes mes sorties par le haut, est-ce que je rêve ? Non. Ce sont mes vies qui m'arrivent, toutes celles qui me mènent partout, dans les régions, les terres, les paysages, cités, cultures, nations, où mon être a été touché, une seule fois suffit, au vif, frappé à vie, — dans tous les lieux d'où m'a été postée une lettre d'amour ou une lettre de haine que mon corps a reçue si puissamment qu'il ne peut pas ne pas répondre. Elles m'ont menée dans presque tous les pays simples, les pays composés, les pays décomposés, reconstitués, — en tous les sites où l'Histoire vient féconder ma géographie. Je voyage : où on souffre, où on se bat, où on se sauve, où on jouit, mon corps est soudain chez lui.

Mondial mon inconscient, mondial mon corps. Ce qui se passe à l'extérieur se passe à l'intérieur. Je suis moi-même la terre, tout ce qui s'y passe, les vies qui m'y vivent sous mes formes différentes, le voyage, la voyageuse, le corps du voyage et l'esprit du voyage, et tout cela dans une telle souplesse que j'entre et sors, j'entre et sors, je suis dans mon corps et mon corps est dans moi, je m'enveloppe et me contiens, on pourrait craindre de se perdre, mais cela n'arrive jamais, une de mes vies me ramène toujours à bon corps.

Que de larmes je verse la nuit ! Les eaux du monde s'écoulent de mes yeux, je lave mes peuples dans mon désespoir, je les baigne, je les lèche avec mon amour, je vais aux rives des Nils, pour recueillir les peuples

abandonnés dans des berceaux d'osier, j'ai pour le sort des vivants l'amour infatigable d'une mère, c'est pourquoi je suis partout, mon ventre cosmique, je travaille mon inconscient mondial, je fous la mort à la porte, elle revient, on recommence, je suis grosse de commencements. Oui la nuit l'amour me fait mère, il y a longtemps que je le sais, j'étais mère déjà, quand j'avais encore à la langue le goût d'un dernier biberon. J'étais mère alors de ma mère, de mon frère, de mes parents je les prenais dans mes bras, je les transportais par-dessus les collines, je les sauvais des nazis. Depuis j'ai inventé tous les moyens de transport connus et inconnus. J'ai fait décoller des avions d'un battement de cœur, j'ai ri en lisant Vinci, un de mes plus anciens jeunes frères, un féminin pluriel comme moi, j'ai été tous les oiseaux, joie de ma vie, le jour où m'est revenu que mon père était une cigogne. En tant que mère j'ai eu naturellement besoin d'ailes. Porteuse, ravisseuse, celle qui élève. Ce que je sais aujourd'hui, si je ne le savais pas hier, car je ne me regardais pas, était déjà là. Fuir, protéger, échapper, voler. Tu es poursuivie ? La censure est derrière toi ? Sa chaîne de flics, de mecs, d'avares, de refoulés, d'édicteurs, d'archiprofs, de patrons, de phallus casqués ? Comment survivrais-tu à la bestialité armée, au Pouvoir, si tu n'avais pas toujours pour toi, avec toi, en toi, un peu de mère pour te rappeler que ce n'est pas toujours le mal qui gagne ; s'il n'y avait pas toujours un peu de mère pour te donner la paix, pour garder à travers les âges et les guerres un peu du lait de vie, un peu de la jouissance d'âme qui régénère ? Un peu de livre, un peu de lettre, pour te ranimer ?

Voilà pourquoi, comment, qui, ce que, j'écris : le lait. La nourriture forte. Le don sans retour. L'écriture aussi, c'est du lait. Je nourris. Et comme toutes celles qui nourrissent je suis nourrie. Un sourire me nourrit. Mère je suis fille : si tu me souris, tu me nourris, je suis ta fille. Bontés des bons échanges.

Mystère de la haine, de la méchanceté : celui qui hait n'est-il pas dévoré vivant par la haine ? Celui qui garde la richesse et la nourriture pour lui-même est empoisonné. Mystère du don : le don-poison : si tu donnes, tu reçois. Ce que tu ne donnes pas, l'antidon, se retourne contre toi et te pourrit.

Plus tu donnes, plus tu jouis, comment ne le savent-ils pas ?

J'écris — mère. Quel rapport entre mère et femme, fille ? j'écris — femme. Quelle différence ? Voici ce que mon corps m'apprend : tout d'abord, méfie-toi des noms : ils ne sont que des outils sociaux, des concepts rigides, petites cages à sens qu'on met en place comme tu sais, pour que nous ne nous mélangions pas les uns les autres sans quoi la Société à Ponctionnement Cacapitaliste ne tiendrait pas. Mais, amie, prends le temps de te dé-nommer une minute. N'as-tu pas été le père de ta sœur ? Ne t'est-il pas arrivé en tant qu'épouse d'être le mari de ton époux, et peut-être le frère de ton frère ou que ton frère soit ta sœur aînée ? Je suis sortie des noms, assez tard, personnellement. J'ai cru — jusqu'au jour où l'écriture m'est venue aux lèvres — à Père, à Mari, à Famille, et je l'ai payé chair. Ecrire et traverser les noms, c'est le même geste nécessaire : dès qu'Eurydice appelle Orphée à s'enfoncer où changent les êtres, Orphée s'aperçoit qu'il est lui-même

(en) Eurydice. Dès que tu te laisses conduire au-delà des codes, ton corps plein de crainte et de joie, les mots s'écartent, tu n'es plus enserrée dans les plans des constructions sociales, tu ne marches plus entre les murs, les sens s'écoulent, le monde des rails explose, les airs passent, les désirs font sauter les images, les passions ne sont plus enchaînées aux généalogies, la vie n'est plus clouée au temps des générations, l'amour n'est plus aiguillé dans le sens décidé par l'administration des alliances publiques. Et tu es rendue à tes innocences, tes possibilités, l'abondance de tes intensités. Maintenant, écoute ce que ton corps n'osait pas laisser affleurer.

Le mien me dit : je suis la fille du lait et du miel. Si tu me donnes le sein, je suis ton enfant, sans cesser d'être la mère pour ceux que je nourris, et tu es ma mère. Métaphore ? Oui. Non. Si tout est métaphore, rien n'est métaphore. Un homme est ta mère. S'il est ta mère est-ce que c'est un homme ? Demande-toi plutôt : y a-t-il un homme qui puisse être ma mère ? Est-ce qu'un homme maternel est une femme ? Dis-toi plutôt : il est assez grand et plusieurs pour être capable de la bonté maternelle.

Il y a des filles qui ne sont que « filles », qu'enfance, plaisir et malheur d'enfance et de dépendance. Et il y a des mères qui ne sont pas maternelles, qui sont des sœurs jalouses comme les trois ou quatre mères-sœurs de Cendrillon.

Et femme ? Femme, est pour moi celle qui ne tue personne en elle, celle qui (se) donne ses propres vies : femme est toujours d'une certaine manière « mère » pour elle-même et pour l'autre.

Il y a de la mère en toute femme. Malheureuse la « femme » qui s'est laissé enfermer dans un rôle à un

seul degré ! Malheureuse celle que la vieille Histoire contraint à se laisser enrôler dans les guerres injustes, celles que les angoisses et le manque d'amour fomentent sans cesse entre les mères, les filles, les brus, les sœurs. Ces guerres viennent des hommes et elles leur profitent. Malheur à la fille qui apprend par sa « mère » à haïr la mère !

En la femme, la mère et la fille se retrouvent, se préservent, l'une avec l'autre, l'enfance entre dans la maturité, dans l'expérience, l'innocence, la fille est dans la femme la mère-enfant qui ne cesse de grandir.

Il y a de la mère en toi si tu t'aimes. Si tu aimes. Si tu aimes, tu t'aimes aussi. Voici la femme d'amour : celle qui aime toute femme en elle-même. (Pas la « belle » femme dont parle l'oncle Freud, la belle au miroir, la belle qui s'aime tellement que plus personne ne peut l'aimer assez, pas la reine de beauté.) Elle ne se regarde pas, elle ne se mesure pas, elle ne s'examine pas, pas l'image, pas l'exemplaire. La chair vibrante, le ventre enchanté, la femme encointe de tout l'amour. Pas la séduction, pas l'absence, pas le gouffre paré de voiles. La plénitude, celle qui ne se regarde pas, qui ne se réapproprie pas toutes ses images de reflet en visage, pas la mangeuse d'yeux. Celle qui regarde avec le regard qui reconnaît, qui étudie, respecte, ne prend pas, ne griffe pas, mais attentivement, avec un doux acharnement, contemple et lit, carresse, baigne, fait rayonner l'autre. Ramène au jour la vie terrée, fuyarde, devenue trop prudente. L'illumine et lui chante ses noms.

Ce qui me pousse à écrire, — analogue à ce qui pousse la mère à écrire l'univers pour que l'enfant s'en

empare et le nomme. D'abord j'épouse, je suis épousée : je ne barre pas, je ne ferme pas mes terres, mes sens, l'espace charnel qui s'étend derrière mes yeux : je me laisse traverser, imprégner, affecter (le plus possible : jusqu'où, encore un peu, et je serais perdue pour moi), infiltrer, envahir, médium ma chair et l'immense machine à visions, à signes qui produit dans un lieu que je situe vaguement entre ma tête et mes poulmons. Je ne « commence » pas par « écrire » : je n'écris pas. La vie fait texte à partir de mon corps. Je suis déjà du texte. L'Histoire, l'amour, la violence, le temps, le travail, le désir l'inscrivent dans mon corps, je me rends où se donne à entendre « la langue fondamentale », la langue corps en laquelle se traduisent toutes les langues des choses, des actes et des êtres, dans mon propre sein, l'ensemble du réel travaillé dans ma chair, capté par mes nerfs, par mes sens, par le labeur de toutes mes cellules, projeté, analysé, recomposé en un livre. Vision : ma poitrine comme le tabernacle. Ouvre. Mes poulmons comme les rouleaux de la Thora. Mais une Thora sans fin dont les rouleaux s'impriment et se déploient à travers les temps et, sur la même Histoire, s'écrivent toutes les histoires, les événements, les changements éphémères et les transformations, j'entre à l'intérieur de moi les yeux fermés, et ça se lit. Ce lire est opéré ici, par l'être-qui-veut-naître, une pulsion, quelque chose qui veut à tout prix sortir, s'exhaler, une musique dans ma gorge qui veut résonner, un besoin donc charnel, qui me poigne la trachée, une force qui contracte les muscles de mon ventre et tend mon diaphragme comme si j'allais accoucher par la gorge, ou jouir. Et c'est la même chose.

Cet être d'air et de chair qui s'est composé en moi avec des milliers d'éléments de significations arrachés aux divers domaines du réel et liés ensemble par mes émotions, ma rage, ma joie, mon désir, impossible de dire d'avance ce qu'il sera, ni à quoi il ressemblera : pas plus que de prévoir les formes que les laves prendront en refroidissant. Il prend la forme, le visage littéral, qui convient à ce qui de lui veut faire sens. S'il veut faire sentir : guerre, luttes politiques, il se coule dans une forme théâtrale. S'il veut faire sentir deuil, ah ! tu m'as abandonnée, son corps est sanglot, souffle coupé, blancs et crises du *Dedans*. S'il veut éclater orgasme se répandre reprendre plonger il se fait entièrement *Souffles*.

Ce qui en moi s'élabore longuement s'inscrit en surgissant dans une forme qui m'est imposée.

Ainsi chaque texte un autre corps. Mais dans chacun la même vibration : car ce qui de moi marque tous mes livres rappelle que c'est ma chair qui les signe, c'est un *rythme*. Médium mon corps rythmé mon écriture.

Deux forces me travaillent ensemble, je suis sous la tente cosmique, sous la toile de mon corps et je regarde, je suis le sein où tout se passe. Et pendant que je vois j'écoute. Ce qui se passe est simultanément chant. D'une certaine manière un opéra m'habite. Ce que ma main fait couler sur le papier c'est ce que je vois-entends, mes yeux écoutent, ma chair scrute. Je suis enfreinte. Je suis poussée à bout. Une musique m'inonde, m'inculque ses portées. Je suis enfance, ma mère chante, sa voix d'alto, encore ! encore ! une belle langue me lèche le cœur, ma chair comprend l'allemand que je ne comprends pas. O Lied ! Leid ! Chant et

douleur, sang et chant ! Leid ! Leib ! Douleur et corps. Leib ! Leich ! Leis ! Lai, hymne, lait. Lieb ! Amour. Je suis aimée. Les lettres m'aiment. Leise. Douceur. Je sens que je suis aimée par l'écriture. Comment ne l'aimerai-je pas ? Je suis femme, je fais l'amour, l'amour me fait, il nous vient un *Troisième Corps*, une troisième vue, et nos autres oreilles, — entre nos deux corps notre troisième corps surgit, vole et va voir plus haut le sommet des choses et au sommet s'enlève en direction des plus hautes choses ; plonge, nage entre nos eaux, descend, explore le fond des corps, détache et sacre chaque organe, connaît l'infime et l'invisible — mais pour que s'écrive le troisième corps il faut que l'extérieur entre et que l'intérieur s'ouvre. Si tu me bouches les oreilles, si tu fermes mon corps à la musique extérieure-intérieure, si tu barres le chant, alors tout est silence, l'amour s'essouffle, s'assombrit, je ne m'entends plus jouir, je suis rompue perdue. Ce qui tombe sur le papier c'est ce qui m'est entré dans tout le texte par les oreilles.

D'abord, le chant de la mère le lai de l'âme je ne me lasserai jamais, entre, mon amour, nourris-moi, mes âmes ont soif de tes voix, maintenant je déborde, maintenant l'épanchement, je sors de moi en rivières sans rives ; ensuite, plus tard, on émerge de sa propre mer, on gagne un bord. On coupe. Alors si l'on veut faire livre, on s'outille, on taille, on filtre, on revient sur soi, dure épreuve, tu marches sur tes chairs, tu ne voles plus, tu ne coules plus, tu arpentés, tu jardines, tu fouilles, ah tu nettoies et rassembles, c'est l'heure de l'homme. On ferme, on tire les fils, on serre la trame, on exécute en état de vigilance le travail du rêve, on

triche, condense, empile, distille. Et maintenant comment nommer ?

On rêve : « La table est ronde. Je parle de plus en plus fort pour couvrir le bruit, je pisse de plus en plus fort, je parle de plus en plus fort, cela prend la force d'une cascade, cache ça, je parle de plus en plus fermement, une bouche d'eau ouverte à grands jets, ce discours est philosophique, cache ça, quel excès, tous les regards sur moi, une pissementation, quelle en sera la conclusion ? » Rêvée.

Qui te rêve ? D'où viennent les messagers qui te confient dans des langues pourtant étrangères les secrets des mouvements humains, les nouvelles des peuples auxquels tu n'as jamais songé, qui font mourir dans ton corps des tribus affamées, qui te donnent à aimer des enfants nés de ta chair qui ne sont pas les tiens, qui accueillent sous ta peau des milliers d'ennemis anonymes qui en veulent à ta vie, à ta liberté, à ton sexe ? Et de rêve en rêve tu te réveilles de plus en plus alertée, de plus en plus femme. Plus tu te laisses rêver, plus tu te laisses être travaillée, plus tu te laisses être inquiétée, poursuivie, menacée, aimée, plus tu écris, plus tu échappes à la censure, plus la femme s'affirme, se découvre et s'invente. Et il t'en arrive de plus en plus nombreuses, plus exposées, nues, fortes, nouvelles. Parce qu'il y a lieu en toi pour elles. Plus elles sont aimées, plus elles croissent et s'étendent, s'approchent, se donnent à voir comme jamais encore, plus elles sèment et lèvent de la féminité.

Elles t'entraînent dans leurs jardins, elles t'invitent dans leurs forêts, elles te font parcourir leurs régions, elles inaugurent leurs continents. Ferme les yeux et

aime-les : tu es chez toi dans leurs terres, elles te visitent et tu les visites, leurs sexes te prodiguent leurs secrets. Ce que tu ne connaissais pas elles te l'apprennent et tu leur apprends ce que tu apprends d'elles. Si tu les aimes, chaque femme s'ajoute à toi, et tu deviens plufemme.

Ton inconscient féminin singulier : un inconscient, comme celui de tout être humain, constitué transculturellement. Découpé dans l'Histoire, remarqué par tes témoins, ton livre magique à plus d'un auteur, le réel en écrit une partie, en raye, en trie, en triche une autre, national et transnational, millénaire et instantané, un dé à coudre, un continent cousu sexe, tes cent origines programment la chair à rêve. Et cette chair, surhistoricisée, musée, recoupée en tout sens, surléchée, c'est une chair féminine ; en elle la « femme » projetée par la Loi, blessée par les mêmes coups de censure qui taillent à toute femme un imaginaire sur patron, — plus ou moins collant, ajusté, incarcérant ; cette « femme » petitesse-culture rencontre la femme singulière grandeur-vie, semblable à la femme générale. Dans le mouvement de son économie pulsionnelle comme elle, virtuellement, surabondance et dispersion, mais différente comme un texte d'un autre texte.

Ecris, rêve, jouis, sois rêvée, jouie, écrite.

Et toutes les femmes sentent, dans l'obscurité ou la lumière, ce qu'aucun homme ne peut éprouver à leur place, les incisions, les naissances, les explosions dans la libido, les ruptures, les pertes, les jouissances dans nos rythmes. Mon inconscient est branché sur ton inconscient.

Demande-toi :

— Comment tu fais pour que le sens circule alors

que c'est le signifiant qui se présente, la scène, le déferlement de sons charnels, hallucinants ? Qui te monte à la gorge, aux muscles ?

— Comment ce qui m'affecte vient au langage, sort tout-énoncé je ne le sais pas. Je le « sens », mais c'est le mystère même, ce que le langage est inapte à faire passer.

Tout ce que je peux en dire, c'est que la « venue » au langage, est une fusion, une coulée en fusion, s'il y a « intervention » de ma part c'est dans une sorte de « position », d'activité — passive comme si je m'incitais : « laisse-toi faire, laisse passer l'écriture, laisse-toi tremper ; lessiver, détends-toi, deviens le fleuve, lâche tout, ouvre, déboucle, lève les vannes, roule, laisse-toi rouler... » Une pratique de la plus grande passivité. A la fois une vocation et une technique. Cette passivité-là est notre manière — en vérité active — de connaître les choses en nous laissant connaître par elles. Tu ne cherches pas à maîtriser. A démontrer, expliquer, saisir. Et alors à coffrer. Empocher une part de la richesse du monde. Mais à transmettre : à faire aimer en faisant connaître. Toi, à ton tour tu veux affecter, tu veux réveiller les morts, tu veux rappeler aux gens qu'ils ont pleuré d'amour jadis, et tremblé de désirs et qu'ils étaient alors tout près de la vie qu'ils prétendent chercher depuis sans cesser de s'éloigner d'elle.

Continuité, abondance, dérive, est-ce que c'est spécifiquement féminin ? Je le crois. Et quand il s'écrit un semblable déferlement depuis un corps d'homme, c'est qu'en lui la féminité n'est pas interdite. Qu'il ne fantasme pas sa sexualité autour d'un robinet. Il n'a pas

peur de manquer d'eau, il ne s'arme pas de son bâton mosaïque pour battre le rocher. Il dit : « J'ai soif », et l'écriture jaillit.

Sombrer dans sa propre nuit, être en rapport avec ce qui sort de mon corps comme avec la mer, accepter l'angoisse de la submersion. Faire corps avec le fleuve jusqu'aux rapides plutôt qu'avec la barque, s'exposer à ce danger, c'est une jouissance féminine. Mer tu retournes à la mer, et rythme au rythme. Et le bâtisseur : de poussière en poussière à travers ses monuments érigés.

La féminité d'un texte ne peut guère se laisser rassembler ou flécher. Qui passera le mors à la divagation ? Qui ramènera le dehors dans les murs ?

Comme si je vivais directement en prise sur l'écriture, sans relais. En moi le chant mais qui, dès l'émission, accède au langage : un flux immédiatement texte. Pas de coupure, sonsens, chantson, sangson, tout est toujours déjà écrit, tous les sens sont jetés. Plus tard si je sors de mes eaux toute ruisselante de mes plaisirs, si je remonte le long de mes rives, si j'observe depuis mon bord les ébats de mes poissonges, je remarque les figures innombrables qu'ils produisent dans leur danse ; ne suffit-il pas que coulent nos eaux de femmes pour que s'écrivent sans calcul nos textes sauvages et peuplés ? Nous-mêmes dans l'écriture comme les poissons dans l'eau, comme les sens dans nos langues et la transformation dans nos inconscients.

Paru dans la série *Féminin futur*,
Christian Bourgois, 1976.

Table des matières

La Venue à l'écriture (1976)	9	←
<i>Deux lectures de Finnegans Wake de Joyce :</i>	71	
La Missexualité (1976)	75	
Freincipe de Plaisir ou Paradoxe Perdu (1983)	99	
L'Approche de Clarice Lispector (1979)	115	
Tancrede continue (1983)	141	
Le dernier tableau ou le portrait de Dieu (1983)		
Inédit	171	